



ANNALES DU MUSÉE

ET DE

L'ÉCOLE MODERNE DES BEAUX-ARTS.

SALON DE 1812.

RECUEIL de pièces choisies parmi les ouvrages de peinture et de sculpture exposés au Louvre le premier novembre 1812, et autres productions nouvelles, avec l'Explication des sujets et un Examen général du Salon;

Par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, secrétaire-adjoint de l'École spéciale de peinture et de sculpture.

TOME SECOND.

A PARIS,

Au Bureau des ANNALES DU MUSÉE, rue de l'Université, nº 19, vis-à-vis la rue de Beaune.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ.

1812.



rc.

Planche première, deuxième, troisième et quatrième. — *Brutus condamnant ses fils à mort.* — *Tableau de* M. Lethiers.

Une conjuration formée contre la sûreté de Rome vient d'être découverte. Les deux fils de Brutus, premier consul, sont au nombre des conspirateurs. Magistrat inexorable, Brutus lui-même prononce la sentence qui va le priver de ses enfans. L'aîné a déjà payé de sa tête sa coupable imprudence; l'autre, prêt à subir le même sort, implore sa grâce que sollicitent, mais en vain, ses parens, ses amis, le peuple même.

Le premier consul pousse le courage (ou la cruauté) jusqu'à présider au supplice de ses fils. Cette action, sans doute, est une de celles qui seront toujours louées ou détestées, selon le point de vue d'où on les considérera. Virgile, qui juge Brutus avec une grande impartialité, qui semble le plaindre et n'ose le condamner, ne dissimule pas qu'il pût être dirigé par d'autres motifs que l'amour de la patrie.

Infelix! ut cumque ferent ea facta minores,
Vincet amor patriæ laudumque immensa cupido.

Mais de quelque manière que l'on envisage une action si extraordinaire, elle prête, du moins, à l'imagination du peintre les motifs les plus heureux du développement des passions; des passions éminemment tragiques, la terreur et la pitié.

Le lieu de la scène est une place publique. M. J. Brutus, ayant à sa droite Collatinus, son collègue, est placé sur une estrade qui domine le lieu de l'exécution. Derrière eux sont les sénateurs assis sur un double rang. Derrière ce groupe, qui remplit toute la partie

droite du tableau, s'élève un piédestal sur lequel pose la figure en bronze de la louve qui allaita les fondateurs de Rome. Au milieu de la scène, deux licteurs enlèvent le corps inanimé d'un des fils de Brutus ; la tête est séparée du tronc, et cette circonstance, qui eût inspiré l'horreur et le dégoût, est masqué avec assez d'art pour qu'on la soupçonne à peine. Entre ce groupe et celui des sénateurs, on aperçoit le second fils de Brutus, debout, dans l'attitude de la douleur, du repentir et de la résignation. Ses amis, dont il est entouré, supplient le consul de lui laisser la vie ; le sénat semble ému de pitié. Collatinus, dont les propres neveux ont trempé dans la conspiration, se couvre le visage et voudrait se dérober à ce cruel spectacle, que l'inflexible Brutus contemple d'un air sec et immobile.

Le fond représente une partie de la ville, et est orné d'édifices particuliers et de monumens publics plus ou moins considérables, plus ou moins ornés des richesses de l'architecture. Ce fond, privé de l'action tragique qu'il fait ressortir, formerait seul un tableau de décoration très-imposant. Il y a du mouvement et de l'expression dans l'ensemble de cette scène pathétique ; la composition annonce un bon style, et le coloris est ferme et harmonieux.

Ce sujet, composé et dessiné il y a environ vingt ans, commença la réputation de l'artiste, et obtint les honneurs de la gravure dans la manière noire à l'imitation du lavis. L'esquisse peinte fut produite au Salon ; et c'est après y avoir fait quelques changemens heureux que M. Lethiers, directeur de l'académie de France à Rome, vient de terminer dans cette ancienne métropole des beaux-arts, une tâche difficile et honorable, dont le succès l'a payé de ses soins.


Gerard pinx.
E. Lingée sc.

Planche cinquième. — Portrait de S. M. le roi de Rome; par M. Gérard.

La touche spirituelle, franche et expéditive qui distingue les ouvrages de M. Gérard, brille dans tous les détails de ce charmant portrait. S. M. le roi de Rome, vu à mi-corps, est assis sur un coussin de velours vert. Son regard est assuré, ses traits sont doux et animés. Sa main gauche est posée sur un globe, emblême du suprême pouvoir.

Le portrait de S. M. le roi de Rome ne peut qu'ajouter à la célébrité de l'artiste, sur-tout lorsqu'on y reconnaît la sûreté et la promptitude avec laquelle il a saisi la ressemblance, malgré les mouvemens rapides et fugitifs d'un si jeune modèle.

Planche sixième. — Etude de Vierge ; par M. Girodet.

Ce nouveau tableau de M. Girodet a excité une sensation toute particulière à l'exposition publique, et le succès brillant qu'il a obtenu a pleinement dédommagé l'artiste du soin extrême qu'il a mis à rendre les plus petits détails de cette belle tête et de ses accessoires. Les traits se font remarquer par une grande pureté de contours ; l'expression en est un peu sévère, mais calme et douce. Le buste entier se détache sur un fond de ciel d'un bleu clair. Les cheveux, d'une teinte foncée, le corset rouge brun relevé d'une broderie en or, et les manches d'un vert sombre, sont parfaitement ajustés ; le voile blanc qui vient accompagner le col et retomber sur la poitrine, est posé avec beaucoup de grâce. L'ensemble du tableau rappelle sous ce rapport comme sous celui de l'exécution, et même de l'effet général, un agréable souvenir des belles têtes de Vierge de Raphaël et de Léonard de Vinci.



Girodet pinx.t C. Normand sc.



Blondel pinx.t C. Normand sc

Planche septième. — Zénobie trouvée mourante sur les bords de l'Araxe; Tableau de M. Blondel.

Rhadamiste, roi d'Ibérie, chassé par les arméniens, (dont il avait tué le roi) fut accompagné dans sa fuite par Zénobie, sa femme, qui supporta quelque temps les fatigues du chemin, quoique incommodée d'une grossesse. Ses forces étant épuisées, elle pria son époux de lui donner la mort, pour qu'elle n'éprouvât pas une honteuse captivité. Ce prince, que l'amour détournait d'une action si étrange, l'exhortait à prendre courage; enfin, voyant qu'elle ne pouvait avancer, et vaincu par la crainte qu'elle ne devînt la proie des ennemis, il la perça d'un coup d'épée et la jeta dans le fleuve, pour que son corps ne tombât pas au pouvoir de ses persécuteurs; mais les eaux étant décrues, elle fut déposée sur le sable, où des pasteurs l'ayant trouvée qui respirait encore, la rappelèrent à la vie, puis la portèrent à la ville d'Artaxe, d'où elle fut conduite au roi Tiridate, qui la reçut et la traita d'une manière convenable à son rang.

Tout tableau représentant un trait historique, soit ancien, soit moderne, est incontestablement un tableau d'histoire, et l'on peut considérer comme tels tous ceux qui ont rapport aux événemens de nos jours, ou même rappellent quelque anecdote particulière des temps chevaleresques. Cependant le style de ces sortes de compositions n'est pas ce que l'on entend communément par style historique, et le choix du costume les rangerait, pour la plupart, parmi les tableaux dits *de genre*, si l'intérêt capital de certains

sujets et les grandes dimensions de quelques-uns de ces ouvrages ne les faisaient admettre au nombre de tableaux d'histoire. C'est au style grec ou romain, ou à tout autre se rapprochant du goût et du caractère de l'antique par les formes grandioses du dessin, des draperies, et des accessoires, qu'on est convenu généralement de donner la dénomination de *style historique*. C'est le style par excellence sous le rapport de l'art, et le tableau, dont nous donnons ici le trait, réunit tout ce qui le caractérise. Il est du trop petit nombre de morceaux d'un grand caractère qui ont été offerts à l'exposition de 1812. Il devait y obtenir et il y a obtenu en effet un succès qu'on ne peut contester. La disposition des personnages est cependant un peu symétrique, et la perspective aérienne un peu trop sacrifiée à l'intention de donner une grande force de relief aux figures du second et du troisième plan. Ce tableau est largement peint et d'un dessin soutenu. La figure de Zénobie, étendue sur le rivage, est fort belle; la tête, surtout, mérite une attention particulière.



Laurent pinx.t C. Normand sc.

Planche huitième. — Le Retour inattendu ; Tableau de M. Laurent.

Avant de se livrer à la composition de petits tableaux à l'huile, exécutés d'une manière gracieuse et finie, M. Laurent s'était déjà fait connaître avantageusement dans la miniature. Il semble l'avoir abandonnée, du moins nous n'avons aperçu aucun ouvrage de ce genre parmi les productions qu'il a exposées au salon de 1812. M. Laurent ne doit éprouver ni reproches ni regrets d'avoir dirigé ses études vers un nouveau but. En étendant la sphère de ses compositions, il a agrandi celle de son talent.

Le goût des sujets, du genre de celui dont nous offrons ici l'esquisse, influe singulièrement aujourd'hui sur l'état de la peinture en France. Placé immédiatement entre le style de l'école italienne pour la grâce et la correction des formes, et la manière flamande ou hollandaise pour l'effet pittoresque, la vérité du coloris, et la finesse du pinceau, il forme un genre mixte qui a obtenu un grand nombre de partisans, sur-tout parmi les gens du monde. On demandera peut-être s'il n'est pas à craindre que l'attrait d'un succès presque assuré ne détourne beaucoup de jeunes peintres d'une carrière illustrée par les chefs-d'œuvres des maîtres de l'art, mais toujours difficile, laborieuse, et souvent ingrate. Au surplus, on n'en devrait imputer la faute qu'à une certaine classe d'amateurs blasés sur les productions nobles et sévères,

et moins sensibles à la beauté et à la grandeur de la pensée et de l'expression, qu'à la nouveauté d'un sujet qui éveille la curiosité ou rappelle une anecdote piquante; malheureusement pour le progrès de l'art, le nombre des talens qui commandent aux amateurs est bien petit en comparaison du nombre des amateurs qui commandent aux talens.

Mais outre que ce n'est pas ici le lieu de discuter à fond cette question, de quelque manière qu'elle fût décidée, les jolis tableaux de M. Laurent motiveraient une exception toute favorable à cet artiste ingénieux, et seraient toujours cités pour la grace de l'invention et la douceur du pinceau. M. Laurent n'ayant pas indiqué dans le catalogue du Salon la source d'où il a tiré le sujet de celui-ci, nous croyons devoir rappeler textuellement l'explication qu'il en a donnée lui-même.

« Clotilde de Surville charmait par les soins qu'elle donnait à son fils l'ennui que lui causait l'absence de son mari, alors à l'armée de Charles VII, et partageait ses soins entre les lettres et l'amitié. Un matin que Clotilde amusait son premier né et chantait les vers qu'elle avait faits pour lui, Bérenger de Surville arrive de l'armée et pénètre dans l'intérieur de sa maison sans être entendu de son épouse ni de Rocca son amie, qui accompagnait son chant; il s'en aperçoit, et fait signe aux femmes qui les environnent de ne point troubler encore leurs innocens plaisirs. »

En fixant les yeux sur les détails comme sur l'ensemble de cet agréable tableau, on reconnaît que l'auteur n'a rien négligé dans le choix et dans l'ordon-

nance. Le simple trait peut en donner une première idée. L'imagination peut, en quelque sorte, suppléer au reste, et nos lecteurs sauront apprécier cet ouvrage comme tous ceux du même artiste, dont le coloris frais et brillant, le dessin soigné, et le pinceau léger et précieux ne laissent à desirer qu'un peu plus de fermeté et d'harmonie.

Lorsque l'on pense aux soins et au temps que demande l'exécution des tableaux du genre de celui-ci, on a droit d'être étonné du nombre d'ouvrages que M. Laurent a exposés cette année; c'est la tâche d'un artiste appliqué et laborieux. Outre plusieurs portraits, dont quelques-uns sont en pied, M. Laurent a composé le pendant du tableau dont nous venons de rendre compte. Le sujet est Héloïse embrassant la vie monastique. Après avoir versé bien des larmes sur le voile qu'Abailard lui ordonnait de prendre, elle a voulu revoir encore l'image de son époux; une des pieuses compagnes d'Héloïse la détourne doucement de ce cher et fatal portrait.

Les autres tableaux de M. Laurent représentent, 1° un chevalier croisé voulant convertir une jeune sarrazine et lui montrant le chemin du ciel : on en trouve le trait gravé, planche 27 de ce volume; 2° un acte de reconnaissance; une jeune marchande de reliques, attribuant à ses prières la prospérité de son petit commerce, vient déposer dans le tronc d'une chapelle de la Vierge la première pièce de son gain; 3° l'orage; environnée d'éclairs, et effrayée par le tonnerre, une jeune bergère prie Dieu de la préserver du danger, ainsi que son troupeau; 4° un petit mendiant à la

porte d'une église; il cherche à arrêter les passans en leur jouant un air et en leur montrant sa petite chapelle.

Plusieurs de ces tableaux ont passé du Salon dans des cabinets d'amateurs du rang le plus distingué.



Grenier pinx.t C. Normand sc.

Planche neuvième. — Atalante et Milanion; Tableau de M. Grenier.

Les mythologues font mention de trois Atalantes. La première, fille de Jasius, roi d'Arcadie, et de Climène, porta le premier coup au sanglier de Calydon, et, par cette action hardie, mérita l'amour de Méléagre, qui mit à ses pieds les dépouilles de cet animal furieux.

La seconde, fille de Schœnée, roi de Scyros, passionnée pour la chasse, devint si légère à la course qu'il était impossible aux hommes les plus agiles de l'atteindre. Pour se délivrer de l'importunité des amans que lui attirait sa beauté, elle leur déclara, de l'aveu de son père, qu'elle ne donnerait sa main qu'à celui qui la dévancerait à la course. Hippomène, instruit par Vénus, lui déroba la victoire en jetant à ses pieds trois pommes d'or que la jeune princesse ne put ramasser sans retarder sa course. Hippomène arriva le premier au but et obtint la main d'Atalante. Peu de temps après, les deux époux égarés par Vénus, dont Hippomène avait négligé de reconnaître la protection par des sacrifices, dans l'excès de leur passion, profanèrent le temple de Cybèle; ils furent changés en lions.

Une autre Atalante, surprise par un orage, dans une partie de chasse, s'étant réfugiée dans une caverne avec un jeune homme nommé *Milanion*, ils y furent dévorés par un lion et une lionne qui les avaient suivis; ce qui fit dire qu'ils avaient été métamorphosés en

lions comme Atalante avec Hippomène. C'est ce trait qui a donné le sujet du tableau dont la gravure est jointe à cet article; au surplus, ces deux dernières traditions sont assez souvent confondues par les poètes et par les artistes.



Frémy pinx.t C. Normand sc.

Planche dixième. — *L'Huitre et les Plaideurs ; Tableau* de M. Fremy.

La Fontaine a mis en scène dans sa fable de l'Huitre et des Plaideurs deux pélerins et un juge villageois. M. Fremy, en prenant cet apologue pour sujet de son tableau, a voulu relever le caractère des plaideurs, et ennoblir les formes et le costume. Au lieu de deux pélerins, ce sont deux voyageurs vêtus à l'antique, et Périn Dandin est remplacé par un personnage dont l'habit annonce quelque importance. Pour mieux peindre l'avidité de cet arbitre qui s'adjuge l'huitre et ne laisse que les écailles aux deux plaideurs, l'artiste l'a représenté sous les traits d'Aulus Vitellius. On sait que cet empereur porta la gourmandise au dernier degré ; qu'il ne croyait être souverain que pour tenir table, et qu'il faisait quatre ou cinq repas par jour, abus inoui chez les Romains. A force de boire et de manger il devint si abruti, que la seule facilité qu'il trouvait à assouvir cette honteuse passion, pouvait le faire souvenir qu'il était empereur. Sa cruauté égalait sa gourmandise. Il empoisonna un fils qu'il avait eu de sa première femme pour jouir de ses biens, et fit mourir de faim sa mère Sextilia, parce qu'on lui avait prédit qu'il régnerait long-temps s'il lui survivait. Les excès de Vitellius étant montés à leur comble, le peuple et les légions se soulevèrent et élurent Vespasien. Le monstre, se voyant poursuivi, alla se cacher chez le portier du palais dans la loge aux chiens. On l'en tira pour le conduire au supplice, et son corps fut jeté dans le Tibre.

Le tableau de M. Fremy a environ deux pieds de hauteur. L'effet en est piquant, et représente un coucher du soleil.

Planche onzième. — Les pauvres petits ; Tableau de M. Vafflard.

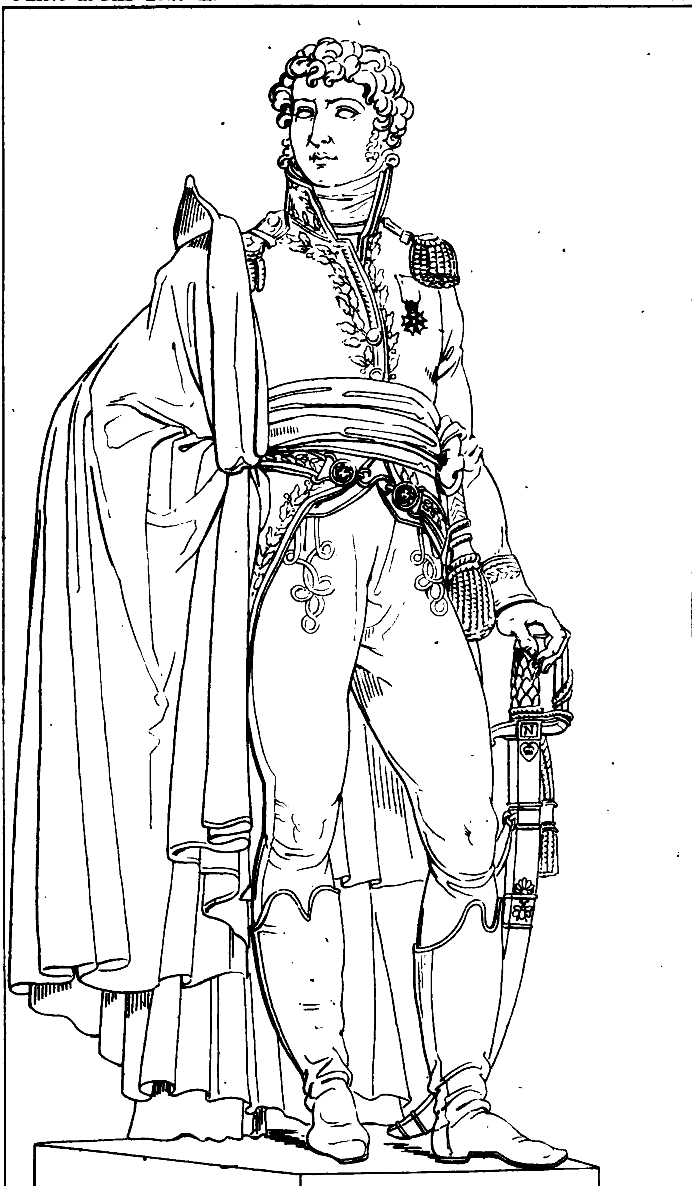
Deux ramoneurs, ayant quitté leur mère dans une soirée d'hiver, demandèrent l'hospitalité à un aubergiste qui la leur refusa. Le froid les saisit pendant la nuit ; ils étaient frères, ils moururent en s'embrassant.

M. Vafflard a exposé au salon de 1810 un tableau, dont le sujet, désigné sous le titre *du Chien de l'Hospice*, pourrait faire pendant à celui-ci. Un de ces chiens dressés pour aller à la recherche des hommes qui périssent ou s'égarent en traversant les Alpes, trouva un petit enfant réfugié sous une voûte de neige, et fit tant par ses caresses, que l'enfant monta sur son dos et fut amené à l'hospice par son intelligent conducteur.

Ces deux petits tableaux ont été vus avec intérêt ; ils sont d'ailleurs fort bien touchés : l'un et l'autre offre un effet de neige.



Vafflard pinx.t *C. Normand sc.*



Chinard inv.t C. Normand sc

Planche douzième. — Statue du général Cervoni ; par M. Chinard.

La statue du général Cervoni est une des huit que le gouvernement a commandées pour orner le pont de la Concorde. M. Chinard n'a encore fait que le modèle de celle-ci, dont l'exécution en marbre sera d'une proportion double.

La figure est posée avec noblesse et fort bien ajustée. Elle s'accorde parfaitement avec toutes celles qui ont la même destination, et dont nous insérons le trait dans ce recueil.

Planche treizième. — Portrait équestre de M. D.; par M. Géricault.

Ce portrait a été vu avec d'autant plus d'intérêt à l'exposition publique, que c'est le premier ouvrage d'un jeune peintre qui, dit-on, manie le pinceau depuis deux ans tout au plus; il est élève de M. Guérin. Ce tableau placé au salon en regard du portrait équestre de S. M. le roi de Naples, par M. Gros, s'y soutenait sans désavantage; le mouvement du cheval et celui du cavalier, un peu forcés peut-être, annoncent du moins une grande vivacité d'exécution. L'ouvrage est rendu avec chaleur et avec une facilité rare, et le pinceau ne laisse à desirer qu'un peu plus de fermeté dans quelques parties.



Géricault pinx.t C. Normand sc.



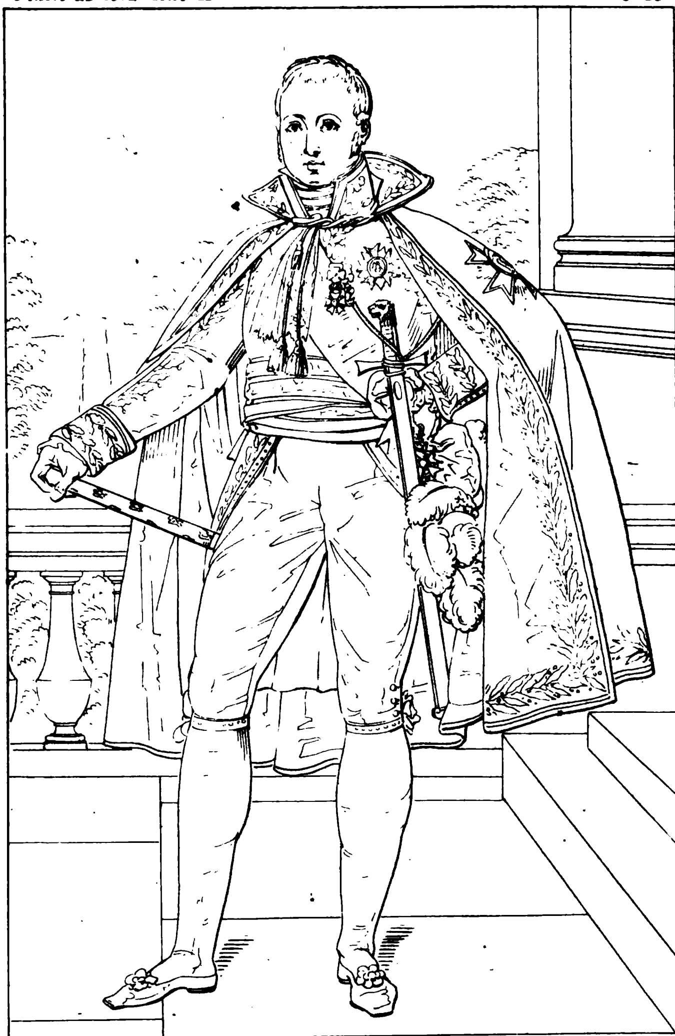
Lordon pinx.t C. Normand sc.

Planche quatorzième. — Hylas attiré par les Nymphes ;
Tableau de M. Lordon.

Hylas, fils de Théodamas, roi de Mysie, s'attacha de bonne heure à Hercule, et l'accompagna à l'expédition de la Colchide. Les argonautes, arrivés sur les bords de la Troade, envoyèrent à terre Hylas pour y puiser de l'eau. Les nymphes éprises de sa beauté l'enlevèrent. Hercule et ses compagnons firent retentir le rivage de leurs cris de douleur.

Un peintre nourri d'études sévères eût dû peut-être donner à ce groupe, où l'on remarque néanmoins de la grâce et de la légèreté, une expression moins douteuse, un développement plus conforme au sujet. Les nymphes, que l'artiste n'était pas obligé de représenter comme de jeunes filles au bain, semblent, au lieu d'enlever Hylas, vouloir le faire tomber dans l'eau. De plus il est impossible que, vu le plan sur lequel il est assis, sa main droite vienne, comme on le voit, puiser avec un vase à cet endroit du fleuve; mais c'est une légère inexactitude de perspective. Le caractère du jeune guerrier est un peu trop efféminé. Cette figure paraît entièrement nue, et la draperie légère qui voltige au-dessus de sa tête ne vêtirait peut-être pas convenablement un compagnon d'Hercule. Mais M. Lordon n'a voulu faire qu'un tableau gracieux, et il y a réussi. Son dessin est coulant, son pinceau facile ; mais son coloris frais et léger n'offre point assez de naturel et de solidité. Ses ombres sont diaphanes, et font paraître les corps en quelque sorte impalpables.

Un sujet d'étude, exposé il y a quelques années au salon (c'était, je crois, le premier ouvrage de l'artiste), avait annoncé un goût plus simple et plus austère. Il eut du succès, et on avait lieu d'espérer que M. Lordon se maintiendrait dans les mêmes principes. Au surplus ce changement de manière ne laisse aucun doute sur la facilité d'un talent qui sait se plier à différens styles, et fait présumer que M. Lordon, lorsqu'il le voudra, produira des ouvrages dont la grâce ne soit point achetée par de trop grands sacrifices.



Gros pinx.t C. Normand sc.

Planche quinzième. — Portrait en pied de M. le maréchal duc de Bellune ; par M. Gros.

Outre les deux tableaux capitaux que M. Gros a placés au salon de 1812 ; savoir : 1° l'entrevue de LL. MM. l'Empereur des Français et l'Empereur d'Autriche en Moravie ; 2° Charles-Quint venant visiter l'église de Saint-Denis, le même artiste a exposé quatre portraits en pied, dont un équestre, celui de S. M. le roi de Naples. Ces trois morceaux, ainsi que le portrait de Mme la comtesse de Lasalle, ont été gravés et insérés dans le volume précédent. Le seul, dont les bornes de cet ouvrage ne nous ont pas permis de recueillir le trait, est celui de M. le général Fournier. Il est représenté au moment où, attaqué par l'armée de la Romana et les insurgés de la Galice, il renvoie le parlementaire qui était venu lui apporter la sommation de se rendre, et conserve la place.

C'est le portrait de M. le duc de Bellune qui fait le sujet de cet article : comme tous ceux qui sortent du pinceau de M. Gros, il est d'une couleur brillante, vrai et vivement touché dans tous ses détails.

Planche seizième. — Homère malheureux demande l'hospitalité ; Tableau de M. Blondel.

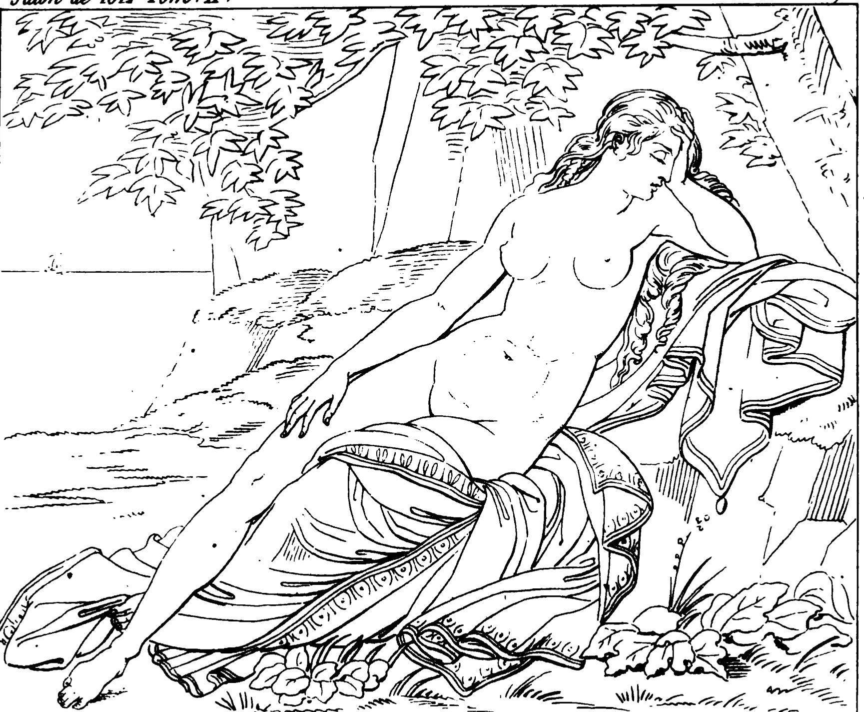
Homère florissait vers l'an 300 après la prise de Troye, 490 ans avant Jésus-Christ ; mais on ne sait ni l'époque ni le lieu de sa naissance, et l'on n'a aucune particularité sur sa vie. On prétend qu'il vécut pauvre et aveugle ; que méconnu et dédaigné de son vivant, il fut réduit à mendier son pain dans les sept villes qui, après sa mort, se disputèrent l'honneur d'avoir été son berceau, et élevèrent des temples à sa mémoire.

M. Blondel a su conserver dans ce petit tableau la noblesse et la fermeté de style qui distinguent sa composition de Zénobie, dont nous avons donné le trait dans l'un des articles précédens, page 9. Celle-ci offre un effet de nuit. Le groupe d'Homère et du jeune homme qui lui sert de guide est éclairé par une lumière dont le foyer est dans l'intérieur de la maison, où une jeune femme debout sur le seuil de la porte invite Homère à venir se reposer.

Ce sujet, fort bien composé, d'un ton vrai, d'un pinceau ferme, a concilié tous les suffrages. C'est un des meilleurs tableaux de chevalet que le salon ait offert aux amateurs.



Blondel pinx.t *C. Normand sc.*



Monanteuil pinx.t C. Normand sc.

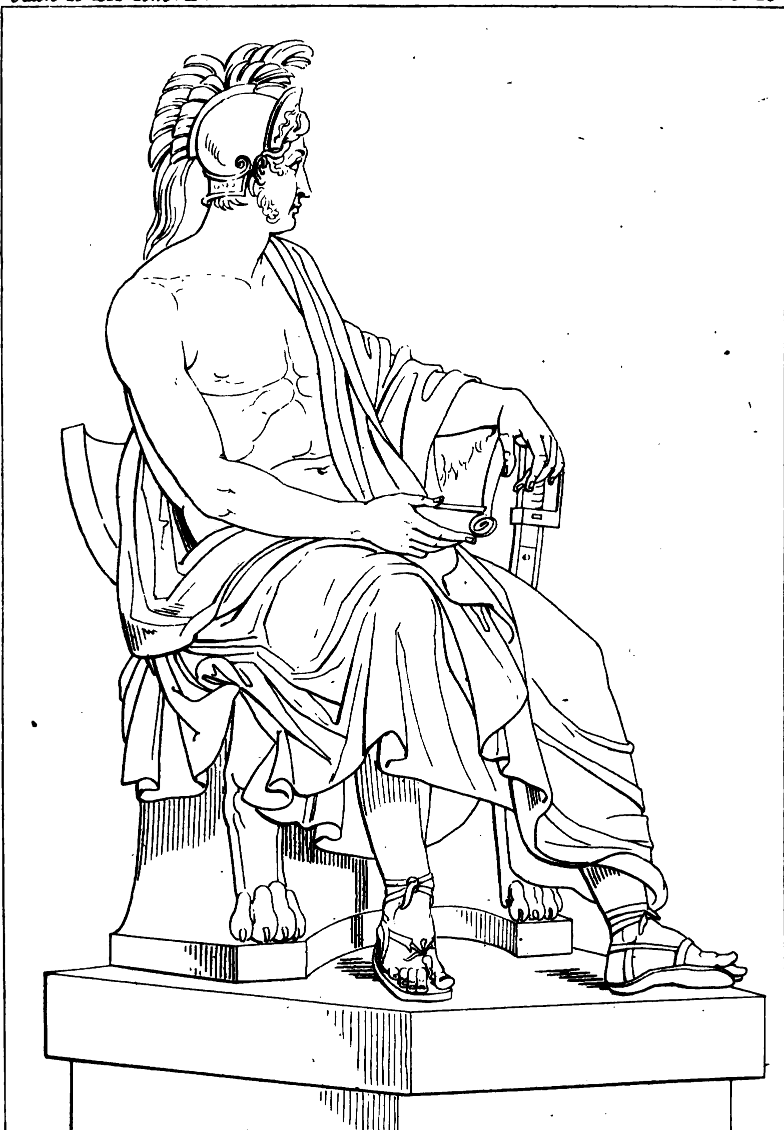
Planche dix-septième. — Ariane abandonnée; Tableau de M. Monanteuil.

Il y a plusieurs traditions sur Ariane. Les habitans de Naxos comptaient deux princesses de ce nom; l'une épousa Bacchus et lui donna un fils, nommé *Staphilus*. L'autre, beaucoup plus moderne, était fille de Minos, roi de Crète. Thésée étant venu pour combattre le Minotaure, Ariane, éprise de la beauté du héros, lui donna un peloton de fil, à l'aide duquel il sortit du labyrinthe. Thésée, en quittant la Crète, emmena sa libératrice, mais l'abandonna dans l'île de Naxos. Ariane se retira dans la ville capitale avec sa nourrice Corcyne, et y mourut. Elle fut honorée par les habitans, mais d'un culte tout différent de celui qu'on rendait à la première, dont la fête était accompagnée de joie et de festins, tandis que celle de la seconde était mêlée de deuil et de tristesse. Parmi les divers récits sur Ariane, les poètes et les artistes ont choisi celui qui se prêtait le mieux à leurs idées particulières.

L'Ariane du tableau dont il s'agit dans cet article, est celle qui a suivi Thésée, et que ce héros a abandonnée pendant son sommeil. Assise au bord de la mer et penchée sur un rocher, elle ne connaît point encore le malheur qui lui sera bientôt révélé. On aperçoit à l'horizon le vaisseau de Thésée qui s'éloigne à toutes voiles.

La pose de cette figure dessinée d'un bon goût, mais dont les détails laissent à desirer un peu plus d'étude, n'est peut-être point assez déterminée, et

l'état de sommeil serait plus caractérisé s'il y avait un peu plus d'abandon. Le bras droit et la jambe droite forment une ligne peu gracieuse; et le peintre, peut-être pour rompre cette uniformité, a enveloppé toute la partie supérieure de sa figure d'une large demi-teinte, produite par l'ombre du platane, qui s'élève au-dessusde la tête d'Ariane. Mais quoique cet effet soit suffisamment motivé, il semble qu'on aimerait mieux, sur-tout lorsque le tableau se compose d'une seule figure, la voir toute dans la lumière, qu'également partagée par une teinte disparate.



Milhomme inv.t C. Normand sc.

Planche dix-huitième. — Statue du général Hoche ; par M. Milhomme.

Le général Hoche, mort à l'armée du Rhin, est du nombre des guerriers auxquels la reconnaissance nationale a décerné un monument public, seule récompense digne de leurs travaux et de leur dévouement. Cette statue, en marbre, ordonnée par S. M. l'Empereur, est demi-colossale. Son caractère soutenu et son exécution soignée font honneur au talent de l'artiste.

Planche dix-neuvième. — Vénus et Adonis ; Tableau de M. Prud'hon.

Adonis, reçu par les Nymphes au moment de sa naissance, fut nourri par elles dans les grottes de l'Arabie. Devenu grand, il alla à Byblos en Phénicie. Vénus le vit, et, dès-lors, préférant la conquête d'Adonis à celle des Dieux mêmes, elle abandonna le séjour de Cythère, d'Amathonte et de Paphos, pour le suivre dans les forêts du Mont-Liban où il allait chasser.

Ce sujet, l'un des plus gracieux que puisse offrir la mythologie, est de ceux qui conviennent plus particulièrement au pinceau brillant et facile de M. Prud'hon. Il a choisi le moment où la déesse et son favori viennent se reposer des fatigues de la chasse sur les bords d'une eau limpide. Les seuls Amours sont témoins de leurs caresses. Les figures de ce tableau, plein de fraîcheur, sont de grandeur naturelle : il pourrait être le pendant de celui que l'artiste exposa, il y a quelques années, sous le titre de *Psyché enlevée par les Zéphirs.*



Prud'hon pinx.t Normand fils sc.



Mlle Harvey pinxt. Normand fils sc.

Planche vingtième. — Edwin et Elgiva ; Tableau de Mlle Hervey.

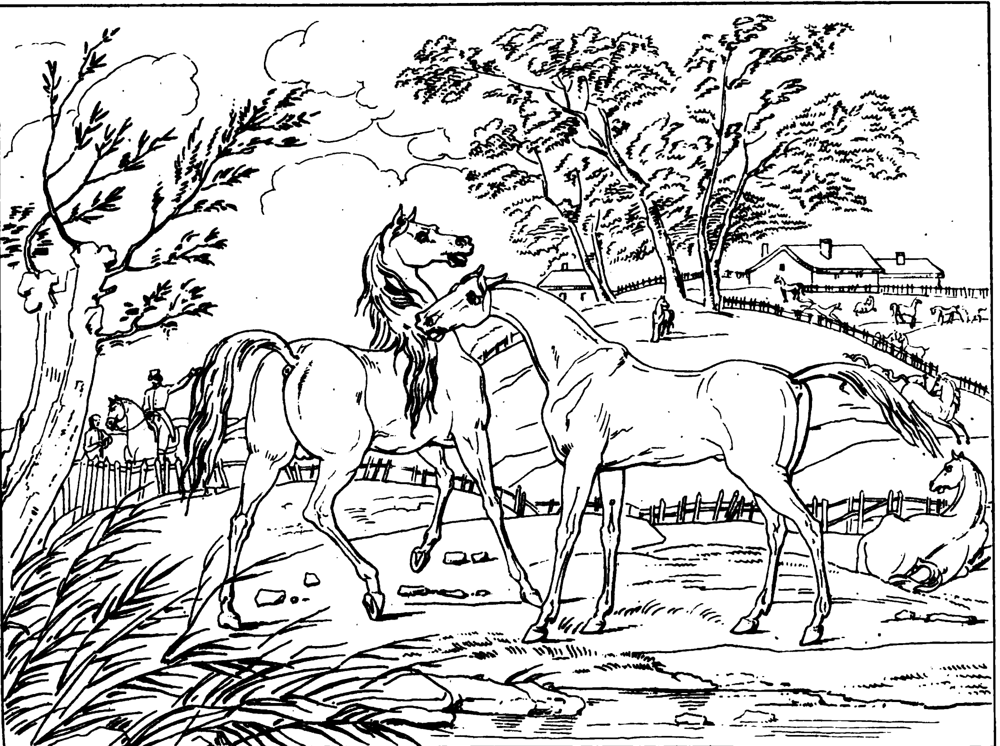
Edwin, petit-fils d'Alfred-le-Grand, monta sur le trône à l'âge de 18 ans, en 953. Elgiva, jeune princesse du sang royal, ayant fait une vive impression sur le cœur du jeune roi, il l'épousa quoiqu'elle fût sa parente, malgré l'avis de ses anciens conseillers.

Le jour de son couronnement, la noblesse s'était rassemblée dans une grande salle où elle s'abandonnait aux excès de la table, lorsqu'Edwin, attiré par des plaisirs plus doux, alla trouver la reine dans l'appartement de sa mère. Il s'y livrait aux sentimens que lui inspirait Elgiva, lorsque Dunstan, accompagné de l'archevêque de Cantorbéry, força l'appartement où était la reine, et l'injuria en l'arrachant des bras d'Edwin, qu'il accabla de reproches insultans.

Nous ignorons quelle chronique a fourni à l'artiste cette tradition, qui peut-être est exacte ; mais il en existe une autre bien différente, plus vraisemblable, et plus conforme au caractère connu de S. Dunstan : « Edwin étant monté sur le trône, et scandalisant ses « sujets par ses déréglemens, Dunstan lui parla plu- « sieurs fois avec la liberté d'un homme apostolique. « Il poussa un jour la fermeté jusqu'à entrer dans une « chambre où le roi s'était renfermé avec une de ses « concubines, et l'emmena de force. Le roi, excité « par cette femme, envoya en exil ce saint archevêque, « qui se retira en Flandres, mais sa disgrâce ne fut « pas de longue durée. » (*Dict. histor.*)

De quelque côté que soit la vérité historique, elle

importe peu pour le mérite du tableau sous le rapport de l'exécution. Cette exécution n'est pas très-forte, et le dessin est un peu grêle, mais ces imperfections sont en partie compensées par la douceur des caractères et la grâce de l'ensemble. Edwin a déposé aux pieds d'Elgiva son sceptre et sa couronne, cette idée est admissible dans un sens figuré, mais présentée dans un tableau, c'est-à-dire dans le sens absolu, nous la croyons peu digne et même inconvenante.



C. Vernet pinx.t Normand fils sc.

Planche vingt-unième. — Chevaux dans un haras; Tableau de M. Carle Vernet.

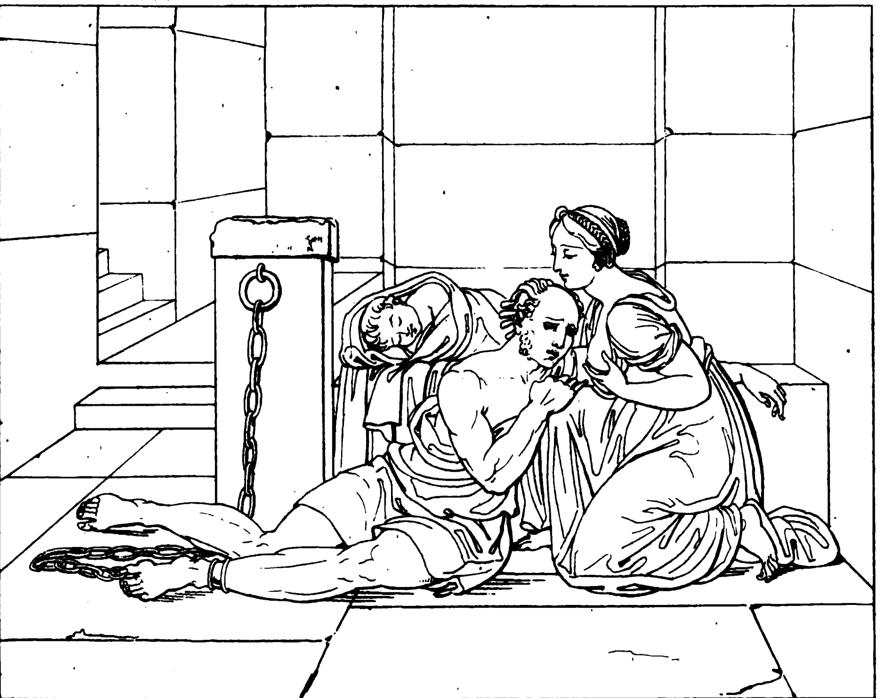
Un simple trait, à moins qu'il ne fût de la main de M. Carle Vernet lui-même, ne peut donner qu'une idée très-imparfaite du mouvement, de la grâce, de la souplesse, de la correction des figures de chevaux qu'il introduit dans ses compositions; compositions d'un genre particulier, et que M. C. Vernet possède, on peut le dire, exclusivement. Aussi ne donnons-nous ici l'esquisse d'un de ses tableaux que pour en conserver le souvenir, et pour saisir l'occasion de consacrer dans notre recueil le nom et l'éloge d'un artiste éminemment distingué.

On a vu au salon plusieurs autres ouvrages de sa main, savoir: une Sortie de cavalerie française contre des mameloucks, petit tableau, faisant pendant à celui qui fait le sujet de cet article; une Calèche sortant d'un parc pour aller à la promenade; un Passage de troupes dans une gorge de montagnes, par un temps de neige: ce dernier morceau est traité à l'aquarelle. Mais le plus capital est celui qui représente une chasse de S. M. l'Empereur au bois de Boulogne, au moment du *hallali*. La multitude des groupes de chasseurs, de chevaux et de chiens dans un paysage touché avec esprit, offre au goût et à la curiosité une suite de scènes variées et plus agréables les unes que les autres. Ce charmant tableau a été peint pour S. A. S. le prince Vice-Roi. Nous regrettons beaucoup d'avoir été dans l'impossibilité d'en donner le trait. Les figures n'auraient pas eu plus de trois à quatre lignes de proportion,

Planche vingt-deuxième. — La Charité romaine ; Tableau de M. Lemire aîné.

Un vieillard, nommé Cimon, ayant été condamné par le sénat romain, pour quelque crime, à mourir de faim dans la prison, sa fille, qui avait la liberté de venir le voir, le fit subsister quelque temps en lui donnant à sucer son propre sein. Les juges, informés de cet acte de piété, firent grâce au père en faveur de la fille. Ce trait, raconté par Festus, est rapporté différemment par Tite-Live et quelques autres historiens. C'était la mère et non le père de cette fille qui avait été condamnée à mourir de faim. Quelques artistes ont suivi cette dernière tradition, mais la plupart se sont attachés à la première. M. Lemire aîné l'a aussi préférée, et a traité son sujet avec dignité et correction.

Nous regrettons que M. Lemire jeune, peintre d'histoire, n'ait rien exposé au Salon de 1812, et nous ait privé de l'avantage de compléter ici nos citations sur une famille d'artistes aussi recommandables. On a vu dans le volume précédent, page 46, le trait de la charmante statue du Génie de la poésie, par M. Lemire père, et dans le même volume, page 85, le tableau de Mlle de la Vallière, composition pleine de douceur et de sentiment, par Mme Lemire, sa bru.



Lemire ainé pinx.t *Normand fils sc.*

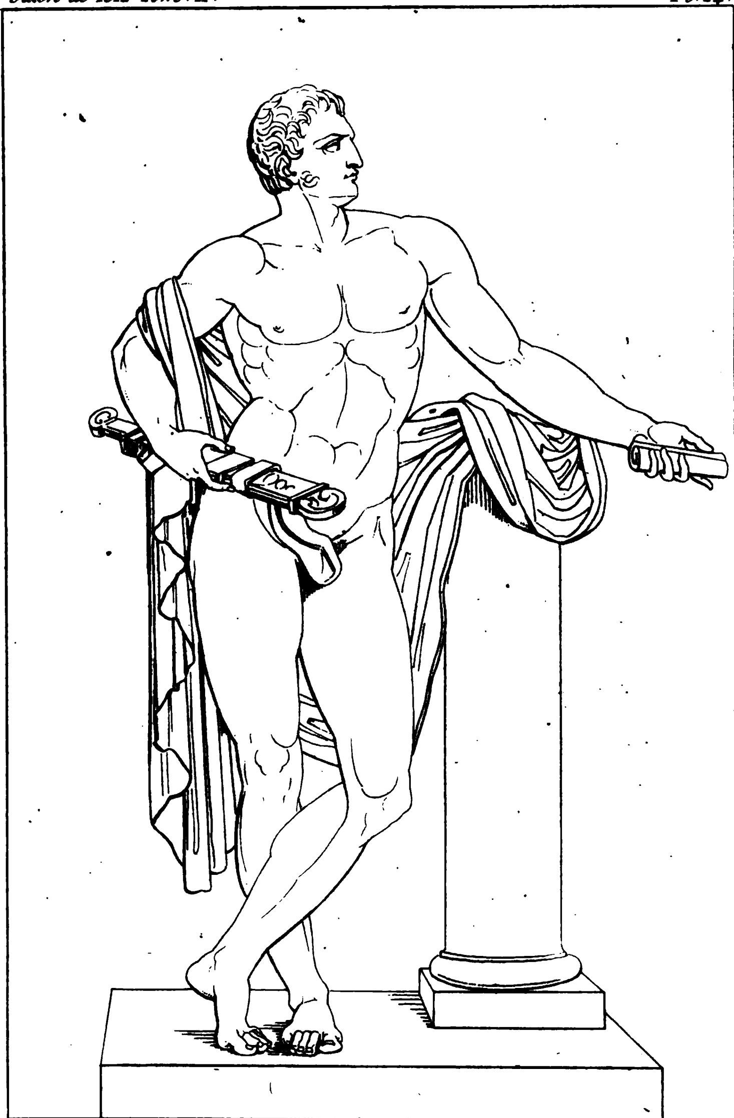


Kobell pinx.t *Normand fils sc.*

Planche vingt-troisième. — *Des bœufs dans une prairie ; Tableau de* **M. Kobell d'Amsterdam.**

Parmi les artistes étrangers, dont les ouvrages ont contribué à l'ornement du salon de 1812, on doit distingner M. Kobell d'Amsterdam, dont les talens, dignes d'une attention particulière, n'étaient point encore connus en France. L'école de Hollande, à la vérité, n'a produit qu'un petit nombre de peintres qui se soient illustrés dans le geure historique. Mais il faut moins en accuser le génie de cette nation aussi active et aussi ingénieuse que toute autre dans la pratique des beaux-arts, que l'éducation des jeunes gens qui se destinent à la peinture. Leurs premières études les portèrent de tout temps plutôt vers l'imitation individuelle et la finesse du coloris, que vers les parties nobles et grandes de la peinture, c'est-à-dire le dessin et l'expression ; mais aussi avec quelle précision, quelle grâce, quelle sûreté ces habiles observateurs de la nature n'en ont-ils pas rendu les scènes simples et naives et les effets piquans ! Et quelle vérité règne dans l'imitation de tant d'objets que leur mobilité et leur délicatesse semblent soustraire au pouvoir de l'art ! C'est en suivant les traces de leurs maîtres, que la plupart des peintres hollandais ont préludé à l'imitation de la nature, et sont parvenus à cette originalité précieuse qui les a rendus eux-mêmes dignes de servir de modèles. M. Kobell, auteur du tableau dont nous donnons ici un léger souvenir, a déjà saisi avec beaucoup de bonheur et d'adresse ce premier degré d'un rare ta-

lent, qui promet de se distinger par des compositions neuves et par un faire original. Ses ouvrages, jusqu'à ce moment, rappellent d'une manière frappante le style, le goût, le coloris, la touche de Paul Potter, et portent, si l'on peut s'exprimer ainsi, le cachet de ce grand peintre. C'est un titre assuré pour obtenir les suffrages des amateurs et des curieux, mais aussi c'est un engagement envers l'art lui-même de lui faire faire un progrès nouveau, et de tracer dans la carrière une route nouvelle.



Dupaty inv.t Normand fils sc.

Planche vingt-quatrième — Statue du général Leclerc ; par M. Dupaty.

La reconnaissance doit durer autant que le bienfait; et probablement c'est à ce principe qu'est due la coutume d'ériger des statues aux hommes qui ont bien mérité de la patrie. Des chefs de peuplades qui surent réunir les hommes et en former des sociétés policées; des législateurs qui, par la sagesse de leurs lois, cimentèrent la sûreté et la paix des citoyens; des philosophes qui, par l'élévation de leur génie, triomphèrent de l'ignorance et de l'erreur, et firent briller le flambeau de la vérité; des grands capitaines qui, par des victoires décisives, assurèrent le salut de l'état contre des voisins ambitieux; des inventeurs d'arts utiles; des orateurs qui éclairèrent les citoyens sur le salut commun; des poètes qui, par le charme de leurs chants, rendirent hommage à la vertu, et consacrèrent à la postérité de grands exemples; enfin, des hommes de tout état qui se distinguèrent par des sacrifices éclatans faits au bien public; tels sont les personnages auxquels l'antiquité crut devoir élever des statues.

Sous ce rapport, on peut appliquer à l'art statuaire ce que Pline dit de la peinture : « Qu'elle est « infiniment précieuse par l'avantage qu'elle a de « conserver la mémoire des morts vertueux, et d'ex- « citer l'émulation des vivans. » Aussi ces monumens, durant les siècles fameux, furent-ils un noble et puissant motif d'ambition dans les âmes capables d'aspirer à ce genre de gloire.

Cependant, après les statues que l'idolâtrie éleva aux Jupiter, aux Cérès, aux Hercules, aux Bacchus et autres personnages bienfaisans ou héroïques que les Grecs ne surent honorer qu'en leur faisant partager les honneurs des anciennes divinités, les premières images que l'on vit dans la Grèce, furent celles des athlètes qui avaient obtenu trois triomphes aux jeux olympiques. On ne doit pas être étonné qu'on accordât une pareille distinction à ces vainqueurs, lorsque l'on considère que les anciens Grecs ne concevaient rien de comparable à la victoire qu'on remportait à ces jeux; ils la regardaient comme le comble de la gloire, et ne pensaient pas qu'il fût permis à aucun mortel de porter plus loin ses désirs. Cicéron dit que vaincre à Olympie, était, en quelque sorte aux yeux des Grecs, quelque chose de plus grand que de recevoir à Rome les honneurs du consulat et du triomphe : Horace ne craint pas même d'avancer que ces victoires élevaient les vainqueurs au-dessus de la condition humaine.

Et palma nobilis
Terrarum dominos evèhit ad deos.

Mais à mesuse que les lumières de la raison se répandirent dans la Grèce, lorsque l'amour de la liberté et de la patrie cessa d'être la passion ardente et farouche d'un peuple presque barbare, lorsqu'elle devint une vertu éclairée par la sagesse et par la philosophie, la force et l'adresse du corps ne furent plus les seuls titres qui obtinrent les monumens de l'admiration et de la reconnaissance; on les accorda avec bien plus d'empressement aux hommes doués d'une intelligence supérieure et de la force de l'esprit. Les pro-

pagateurs de la religion et des mystères des dieux, de tous temps mis au rang des plus grands bienfaiteurs du genre humain, en ont aussi partagé les honneurs; et comme l'avantage de la législation suit immédiatement celui de la religion, les législateurs furent tellement vénérés, que les Lacédémoniens n'auraient pas cru s'acquitter envers Lycurgue, si, en lui élevant une statue, ils ne l'eussent placée dans un temple bâti pour cet effet. Les Athéniens en dressèrent une à Solon dans un lieu honorable de leur ville, et les habitans de Salamine lui rendirent un semblable hommage.

Mais ce qui multiplia le plus ces monumens dans la Grèce, fut le grand nombre de statues érigées aux grands capitaines à titre de défenseurs et de libérateurs de la patrie. Il serait trop long de rapporter ici les noms des guerriers fameux dont on voyait les statues à Thèbes, à Corinthe, à Olympie, à Delphe, à Rhodes, à Athènes, et parmi lesquels on cite comme les plus anciens et les plus célèbres Euridame et Polynice, chefs des Etoliens; Trasibule, Epaminondas, Philopœmen, Miltiade, Thémistocle, Epicarnes, Iphicrate, Périclès, Xantippe son père, etc.

Ajoutons qu'un si noble motif d'émulation n'a jamais été offert avec plus d'éclat qu'il l'est de nos jours, aux hommes d'un mérite extraordinaire, qui dans quelque rang que le sort les ait placés, font à leur patrie le sacrifice de leur vie ou de leurs talens.

La statue du général Leclerc, mort à Saint-Domingue, dans l'exercice de ses fonctions, a été ordonnée par le gouvernement et exécutée en marbre

de six pieds de proportion. La figure est presque entièrement nue, debout, et la jambe droite croisée sur la gauche. D'une main, elle tient une épée renfermée dans le fourreau, et de l'autre un papier roulé destiné à transmettre quelque ordre. Un léger manteau qui couvre une partie du bras droit et tombe au-dessous du genoux, va cacher le sommet du cippe sur lequel le bras gauche est appuyé.

Ce morceau d'un grand caractere, d'un dessin correct et étudié avec beaucoup de goût, ne peut qu'ajouter à la réputation de M. Dupaty.



Trezel pinx[t] Mme Soyer sc.

Planche vingt-cinquième. — *Fuite de Caïn après son crime ; Tableau de* M. de Trézel.

Le poëme de Gessner a inspiré l'auteur du tableau. Gessner prête à Méhala, épouse du fratricide Caïn, le discours suivant. « Tu veux fuir, Caïn, tu veux fuir « dans les régions inhabitées. Je veux te suivre dans « les déserts, gémir avec toi, porter une partie de ta « misère : ce sera autant de soulagement pour toi. « Méhala essuya ses larmes, prit le plus jeune de ses « enfans dans ses bras, et s'appuyant sur son époux, « ils sortirent tous de la cabane, à la lueur de l'astre « nocturne ». Le peintre et le poète ont paraphrasé ce passage de la Genèse : « Caïn s'étant retiré de de- « vant la face du seigneur, fut vagabond sur la terre, « et il habita la région orientale d'Eden. »

Ce tableau composé avec le sentiment de l'expression qui convient à un sujet de cette nature, eût sans doute obtenu tout le succès que le peintre pouvait désirer, s'il eût eu en plus de correction dans l'ensemble du dessin, plus de vivacité et de variété dans le coloris. Les figures semblent traitées en grisaille plutôt qu'éclairées par la lumière de la lune, dont l'effet ne se fait peut-être point assez sentir sur les objets qui composent le fond du tableau. Ces imperfections d'ailleurs sont rachetées par des détails bien rendus et par la naïveté des caractères, naïveté qui n'est pas dépourvue de noblesse. Les figures sont de grandeur naturelle.

Planche vingt-sixième.— La Sainte Famille en repos ;
Tableau de M. Fabre de Florence.

Les figures de ce tableau sont d'une proportion un peu au-dessous de nature, et se distinguent comme tout ce qui sort du pinceau de M. Fabre, par la noblesse et la douceur du style, la correction des formes, la chaleur du ton local, et la simplicité de l'effet.

M Fabre n'a exposé que ce seul tableau au Salon de 1812.



Fabre pinx.t M.me Soyer sc.



Laurent pinx.t M.me Soyer sc.

Planche vingt-septième. — Un Chevalier croisé voulant convertir une jeune Sarrazine ; Tableau de M. Laurent.

En voyant ce guerrier appuyé d'une main sur le bord d'un puits où une jeune Sarrazine vient puiser de l'eau, et de l'autre lui montrant le ciel, on se rappelle aussitôt le trait évangélique de Jésus et de la Samaritaine. En effet, la composition et l'expression du tableau dont nous donnons ici l'esquisse, conviennent également à l'un et à l'autre sujet. Il n'y aurait qu'à changer le vêtement du guerrier en une longue tunique recouverte d'un manteau, et à supprimer son casque, pour lui donner l'aspect de la figure de J. C. ; le costume de la Sarrazine pourrait subsister tel qu'il est. Si M. Laurent n'a eu d'autre but que de produire un tableau d'un effet doux et gracieux, et dont le sujet fut subordonné à l'exécution des détails, il y a parfaitement réussi ; ce morceau est très-agréablement rendu ; il a même, si l'on peut s'exprimer ainsi, cette teinte chevaleresque qui rappelle un siècle déjà très-reculé, et une époque dont les mœurs guerrières offraient un mélange de religion et de galanterie. Le coloris de M. Laurent est vif et brillant ; son pinceau est très-fini.

Planche vingt-huitième. — La Mort d'Adonis ; Tableau de **M. Boisselier.**

Mortellement blessé par un sanglier qu'il poursuivait, le bel Adonis est renversé sur le bord d'un fleuve, et vient de rendre le dernier soupir. L'herbe est teinte de son sang ; un chien, fidèle compagnon de ses plaisirs, fait connaître par des hurlemens la douleur que lui cause la perte de son maître.

L'attitude de cette figure annonce plutôt une étude académique, que l'intention primitive de prendre pour sujet la mort d'Adonis ; le peintre eût donné à son modèle une pose plus noble et moins tourmentée. Il y a lieu de croire que M. Boisselier, qui était pensionnaire de l'académie de France à Rome à l'époque où il peignait ce tableau, devant fournir en cette qualité, et selon l'usage, une étude de ce genre, ne songea qu'après coup à trouver un motif qui pût y ajouter quelque intérêt. C'est ce qui arrive assez souvent en pareille circonstance. Au surplus, cette figure est correctement dessinée, et d'une agréable simplicité de coloris : mais le paysage est dur, d'un ton crû, et sur-tout privé de cette vapeur aérienne qui donne de la profondeur aux sites et fait fuir les plans et l'horizon. M. Boisselier est mort jeune à Rome, et a laissé peu d'ouvrages terminés.



Boisselier pinx.t Mme Soyer sc.



Coupin de la Couperie pinx.t M.me Soyer sc.

Planche vingt-neuvième.—Amours funestes de Françoise de Rimini; Tableau de M. Coupin de la Couperie.

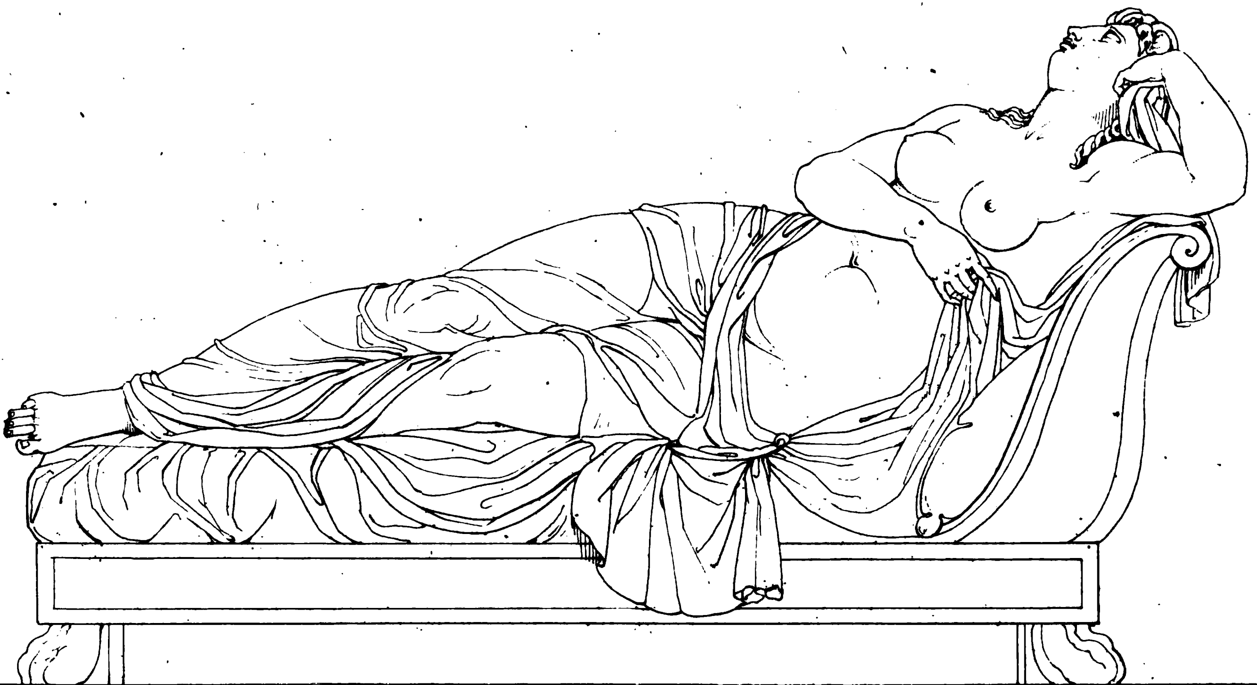
Françoise de Ravenne avait été unie par son père à Lancelot, fils de Malateste, seigneur de Rimini, homme renommé par sa bravoure, mais peu favorisé de la nature. Paul, frère de Lancelot, jeune homme d'une rare beauté, conçut secrètement pour Françoise de Rimini un violent amour que sa belle-sœur partageait et qu'elle s'efforçait de tenir caché. Un jour, les amans se croyant seuls, lisaient un roman dont le sujet les émut et égara leur raison. Le mari, qui les épiait, entra furieux, et les tua tous deux du même coup d'épée.

Si l'on pouvait faire un reproche à l'auteur de ce joli tableau, ce ne serait pas d'en avoir négligé, mais d'en avoir soigné trop également toutes les parties, soit essentielles, soit accessoires. Mais il faut convenir qu'en suivant la méthode qu'il semble avoir adoptée, M. Coupin ne court pas risque de s'égarer; il ne laisse à désirer qu'un peu plus de chaleur et d'abandon. Son tableau est un des plus agréables de l'exposition. La proportion des figures est d'environ deux pieds et demi.

Planche trentième. — Une Femme couchée; Statue en marbre de **M. Lemot.**

Cette jeune femme, couchée sur un lit de repos, a la tête appuyée sur sa main gauche, et légèrement inclinée du côté opposé. De la main droite posée sur sa poitrine, elle releve un pli de sa tunique dont la partie supérieure est entièrement détachée, et laisse à découvert plus de la moitié du corps. Sa jambe droite est croisée sur la gauche; l'attitude indique cet instant d'abandon qui précède le sommeil, et l'expression des traits annonce une douce rêverie. La figure a environ trois pieds de proportion.

La noblesse du style, l'élégance des formes, et la légèreté des draperies qui distinguent cette jolie statue, font regretter que M. Lemot, accoutumé aux grands ouvrages, n'ait pas exécuté celui-ci de grandeur naturelle. C'est au talent de cet habile statuaire qu'est dû le grand fronton du Louvre, du côté de la colonnade, morceau le plus capital de tous ceux qui depuis long-temps aient été exécutés en France. Nous en avons fait prendre le trait, et il fera partie de ce volume, avec quelques autres productions nouvelles que la nature de leur exécution ou quelques circonstances particulières ont empêché de placer à l'exposition publique.



Lemot inv.t Mme Soyer sc.



Gérard pinx.t Normand fils sc.

Planche trente-unième. — Portrait de S. M. l'Impératrice Marie-Louise; Tableau de M. Gérard.

Ce magnifique portrait, qui n'a été exposé qu'environ six semaines après l'ouverture du Salon, a rappelé le public et réveillé l'attention des amateurs.

S. M. l'Impératrice est représentée debout, se levant de dessus son trône; sa main droite est encore appuyée sur le bras du siége; de la gauche, elle releve un pli de son manteau qui retombe jusqu'à ses pieds et couvre une partie de l'estrade. Cette estrade est en or; le manteau est de velours pourpre, parsemé d'abeilles d'or et doublé d'hermine. S. M., dont le corps est vu de face, tourne légèrement la tête du côté gauche : ses pieds n'ont point encore quitté le coussin sur lequel ils étaient posés. Un coussin semblable, en velours cerise, est placé sur un pliant de velours vert, qui se trouve sur la première marche et à côté du trône. Un large diadême, que surmonte une couronne (l'un et l'autre en diamans), entoure le front de S. M. Sa robe est de satin blanc, rehaussée d'une broderie en or, et retenue par une ceinture dont la frange est formée d'émeraudes et de rubis. Un ample rideau de velours vert sert de fond au tableau, et fait ressortir avec éclat tous les objets dont il se compose. A droite, au-dessous du rideau, on aperçoit la base d'un pilastre qui indique le style de décoration de l'appartement.

Ce tableau, dont le sujet réclamait toutes les ressources d'un talent du premier ordre, et auquel l'artiste a donné tous ses soins, présente une composition noble, un goût pur, un dessin gracieux et correct, un choix de couleurs brillantes mises en harmonie avec un art tout particulier.

Planche trente-deuxième. — *S. M. le Roi de Rome ; Figure en marbre, par* M. Bosio.

Les ouvrages de M. Bosio se recommandent par la douceur de l'exécution. Cet artiste en offre une preuve nouvelle dans cette jolie figure de S. M. le Roi de Rome, dont la statue, de grandeur naturelle, joint à la grâce des formes la naïveté de la pose et le mérite de la ressemblance.



Bosio inv.t *Normand fils sc.*



Canova inv.t Normand fils sc.

Planche trente-deuxième. — Une Danseuse; Statue de M. Canova.

M. Canova possède un talent gracieux et facile qui semble se jouer des règles de l'art le plus austère, et sait quelquefois s'en affranchir avec autant de succès que de hardiesse. Si les ouvrages de cet artiste célèbre, exemples séduisans d'un style qui lui appartient, ne tendent pas à ramener la sculpture vers sa grandeur et sa simplicité primitives, on conviendra du moins qu'il s'est frayé une route nouvelle dans une carrière où tant d'autres se contentent de marcher servilement sur les traces de leurs prédécesseurs.

Deux statues de M. Canova, attendues dès l'ouverture du Salon, n'y ont paru que peu de jours avant la clôture, et nous avons eu à peine le temps d'en faire prendre le trait. La première des deux, celle qui fait le sujet de cet article et a réuni le plus grand nombre de suffrages, représente, non la muse qui préside à la danse, comme un grand nombre de personnes l'ont cru, mais une danseuse moderne, comme l'indiquent la position droite du corps, le mouvement symétrique des deux bras, et les deux mains relevant de chaque côté les plis d'une robe de gaze. Au surplus, la figure s'élève avec beaucoup de légèreté sur l'extrémité des pieds qui se trouvent modelés avec une grâce et une délicatesse singulières, de même que les bras, le col et toutes les parties non voilées. La bouche est riante, les traits ont tout à la fois de la candeur et de la finesse.

Si l'on pouvait assimiler deux arts qui diffèrent

dans leurs résultats comme dans leurs moyens d'exécution, la peinture et la sculpture, c'est aux figures du Corrège que l'on comparerait sous bien des rapports les statues de M. Canova. Les unes et les autres rappellent ces sensations délicates de douceur et de volupté dont le charme fait oublier aisément quelques incorrections, quelques négligences, et doit désarmer le censeur le plus sévère. En effet, cette souplesse, cette rondeur, cette touche moëlleuse et fondue qu'on admire dans les carnations du peintre, semblent renaître sous le ciseau du statuaire. Le marbre a disparu; le sang et la vie circulent dans ces membres délicats, animent ces jolis pieds dont la forme est si pure et si élégante!

Doué d'une image riante et féconde, mais sur-tout impatient de produire, si M. Canova ne médite pas toujours assez la pose et l'ensemble de ses statues; si, plus souvent encore, il semble mettre trop peu d'importance au choix et au fini de ses draperies, une exécution brillante rachète presque toujours ces imperfections par des beautés du premier ordre, c'est-à-dire par une suavité rare, par une heureuse naïveté de contours et d'expression, qualités d'autant plus précieuses, qu'elles ne se rencontrent que dans un très-petit nombre d'ouvrages modernes.



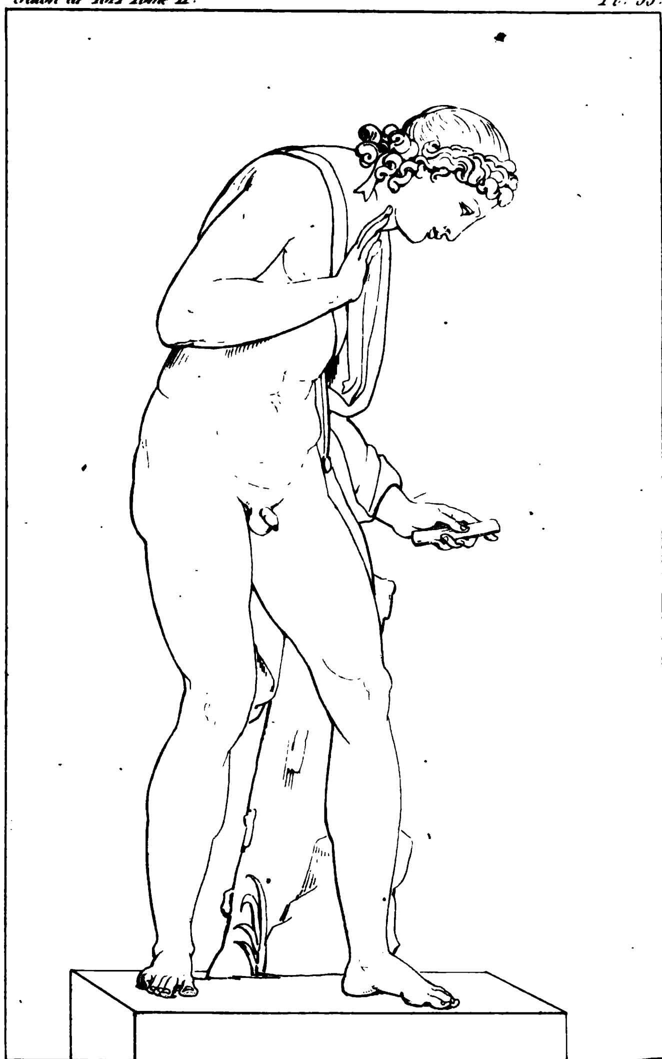
Schnetz pinx.t Normand fils sc.

Planche trente-quatrième. — *Le Malheureux secouru par l'Amitié; Tableau de* M. Schnetz.

Une jeune femme, dont les traits et le regard annoncent la douceur et la sensibilité, soutient de la main droite les pas chancelans d'un vieillard demi-nu et appuyé sur un bâton; de la gauche elle écarte un génie malfaisant, qui se cache derrière un nuage, et semble poursuivre cet infortuné. Le sujet est entièrement de l'invention du peintre, et a été annoncé, dans le catalogue du Salon, sous le titre suivant : *L'Amitié secourant l'homme dans le voyage pénible de la vie, au moment où, accablé sous le poids du malheur, il est prêt à succomber.* La composition de ce tableau n'est pas sans intérêt; mais elle en aurait encore davantage si elle n'était pas purement allégorique, et si elle rappelait quelque trait connu. L'allégorie, dont le langage monumental ne devrait peut-être servir que pour exprimer d'une manière concise les idées les plus compliquées, parle plus à l'esprit qu'au cœur, et convient moins aux idées touchantes et pathétiques, qui sont plus particulièrement du ressort de la peinture. Si ce n'est pas une raison pour que les peintres la réprouvent, c'en est une du moins pour en user sobrement et avec beaucoup de réserve. Il en est bien peu qui ne l'aient traitée avec plus de recherche et de prétention, que de goût et de discernement.

Le tableau de M. Schnetz a reçu des éloges à l'expo-

sition publique. Le même artiste a exposé un Christ en croix, figure de grande proportion, et un Tableau de famille.



Caldelari inv.t Normand fils sc.

Planche trente-cinquième. — Narcisse; Statue, par M. Caldelari.

Nous avons donné, dans le volume précédent, une statue de Narcisse, par M. Beauvallet. Le jeune homme est assis, et regarde, sans se rapprocher beaucoup de la surface de l'eau, sa propre image qui y est réfléchie. Le Narcisse de M. Caldelari, celui qui fait le sujet de cet article, est représenté debout, et paraît se considérer avec autant d'attention que de surprise. On trouve de l'expression, mais peut-être aussi un peu d'affectation dans cette figure, d'ailleurs exécutée avec soin. M. Caldelari n'avait encore rien exposé au Salon.

Planche trente-sixième. — *Statue du général Lacour ; par* M. Moutony.

Cette statue, dont le modèle en plâtre a six pieds de hauteur, doit être exécutée en marbre, dans une proportion beaucoup plus élevée, et servir à la décoration du pont de la Concorde, avec quatre autres statues dont nous avons inséré le trait dans ce volume, planches 12 et 18, et dans le volume précédent, planches 52 et 72.

Nous avons dit, dans un des derniers articles, qu'après les statues que l'idolâtrie éleva aux dieux, et à mesure que les lumières de la raison se répandirent dans la Grèce, ces monumens d'admiration et de reconnaissance furent décernés avec empressement aux hommes doués d'une intelligence supérieure et de la force de l'esprit. Mais le plus grand nombre des statues fut érigé aux grands capitaines et à ceux qui s'étaient sacrifiés pour le salut de la patrie.

Les femmes reçurent aussi de semblables honneurs dans presque toutes les contrées de la Grèce. On voyait leurs statues en Laconie, en Béotie, sur l'Hélicon et dans le temple de Delphes. Pausanias parle de la statue de Télésille, tenant un casque à la main, comme une récompense de sa valeur ; et parmi tant d'autres femmes dont la mémoire a été honorée par des monumens publics, on cite Artynone, fille de Cyrus ; Cynisque, fille d'Archidamus ; Arsiroë, femme et fille de Ptolomée ; l'illustre Romaine Clélie, etc., toutes recom-



Moutony inv.t Normand fils sc.

mandables par leurs actions généreuses ou par leurs vertus.

Par un effet du despotisme qui ne connaît ni lois, ni discipline, et par une suite de la flatterie qui accorde tout alors qu'il y a tout à craindre ou à espérer, les femmes des Césars partagérent avec leurs maris cette prérogative de la souveraineté; relâchement sans doute nuisible à la dignité des mœurs romaines, mais heureux pour les arts, puisque nous lui devons les statues dressées à Octavie et à Livie par Auguste; par Claude à Drusille; par Caligula aux deux Faustines, etc.

Mais qui croirait que dans la Grèce, et même dans le temple de Delphes, on éleva des statues aux courtisanes célèbres! Combien n'en obtint pas cette fameuse Aspasie en qui mille talens relevaient le prix de la beauté, et faisaient oublier la honte de ses vices? On crut devoir consacrer aux siècles futurs la beauté surprenante de la courtisanne Laïs, par une statue dans le temple de Vénus, auprès de Corinthe. La fameuse Phriné eut deux statues de la main de Praxitelle. La courtisanne Sapho obtint une statue faite des mains de Sillanion, et Glycère une des mains d'Harpalus. On avait fait le même honneur à la courtisanne Corinne.

Quoique l'austérité et la décadence des mœurs fussent plus généralement observées à Rome que dans la Grèce, on y vit cependant des statues scandaleuses de femmes perdues. Cécilius Metellus, voulant orner le temple de Castor et de Pollux des plus belles statues, y plaça celle de la courtisanne Flora, à cause de sa rare beauté; et P. Claudius, après avoir ruiné la maison de Cicéron et brisé sa statue, mit à la place celle de l'in-

fâme Tanagrée. Ainsi, dans les mains des hommes vertueux ou corrompus, les beaux-arts ont servi tour-à-tour à honorer les vertus ou à consacrer les vices.



Gros pinx.t Mme Soyer sc.

Planche trente-septième. — Entrevue de LL. MM. l'Empereur des Français et l'Empereur d'Autriche en Moravie; Tableau de M. Gros.

Ce tableau d'une très-grande dimension (environ 16 pieds de long sur 12 de haut) n'offre que deux figures capitales, les autres, à proprement parler, n'étant qu'accessoires. Le peintre a sans doute reconnu que le besoin d'expliquer clairement son sujet, et sur-tout les convenances, exigeaient le sacrifice de tout ce qui ne l'eût enrichi que matériellement. Ses principaux personnages, les deux Empereurs, devant se trouver éloignés de leur suite, le peintre n'a pu employer cette liaison de groupes qui eût donné de l'éclat à la composition. Celle-ci paraît donc un peu nue au premier aspect.

Le fond représente le quartier de l'Empereur des Français; un feu est allumé devant la tente de S. M. Les deux monarques, venus à la rencontre l'un de l'autre, se trouvent naturellement placés au milieu du tableau et isolés : un seul officier accompagne l'Empereur d'Autriche. Dans le coin à droite, sont quelques officiers français, et un page qui tient le cheval de l'Empereur Napoléon. Du côté opposé, et sur un plan éloigné, on aperçoit plusieurs groupes d'habitans de la campagne; ils contemplent avec attendrissement cette entrevue héroïque. La scène entière se détache sur une colline peu éloignée, dont le sommet est très-élevé; on y aperçoit quelques soldats. Le ton général du tableau est léger, moins fier, moins vigoureux qu'on ne le trouve dans les autres ouvages du même artiste.

Planche trente-huitième. — *Une Muse, Statue en marbre; par* M. Canova.

Cette statue représente une muse, mais elle n'est pas désignée dans le catalogue du Salon. La figure est debout, et tient de la main gauche une lyre posée sur un cippe, et de la droite le *plectrum*. Les jambes sont croisées : la tête, dont le mouvement est en opposition avec le corps, est entièrement tournée vers la droite; les bras sont nus, la draperie descend jusqu'aux pieds.

On prétend que cette agréable statue représentait dans l'origine un portrait, mais que quelques circonstances particulières en ayant fait changer la destination, l'artiste en avait composé une figure symbolique. En rendant compte dans un des articles précédens de la *Danseuse* de M. Canova, nous avons eu l'intention de rendre nos observations communes à l'un et à l'autre ouvrages. Nous prions nos lecteurs de recourir à la page 47 de ce volume.



Canova inv.t *Mme Soyer sc.*



Bidault pinx.t Normand fils sc.

Planche trente-neuvième. — Paysage; par M. Bidault.

Le genre du paysage, si séduisant et si varié, se divise naturellement en plusieurs classes très-distinctes par un caractère particulier, mais que l'on peut néanmoins réduire à trois principales.

La première classe est celle du paysage historique ou héroïque, tel qu'il a été conçu par quelques maîtres des écoles de France et d'Italie, le Poussin, le Dominiquin, les Carraches et autres. Ces grands Peintres se sont fait une étude de choisir les points de vue les plus majestueux, les sites les plus riches en monumens, et de n'y introduire que des scènes d'un style relevé, et dont les personnages, quoique représentés dans une proportion qui pourrait les faire considérer comme purement accessoires, y tiennent cependant une place assez importante par la nature et l'intérêt du sujet, pour fixer l'attention des spectateurs et déterminer la dénomination du tableau. Tels sont les tableaux d'Hercule tuant Cacus, du Dominiquin; le Diogène, du Poussin; et une multitude d'autres, dont les figures tiennent un si petit espace dans l'ensemble de la composition.

Les paysages de la seconde classe, d'un style moins sévère que ceux de la première, présentent ordinairement un beau choix de sites et de monumens, saisis sur la nature, ou fruit des souvenirs de l'artiste. Les figures qu'on y place sont presque toujours d'une proportion encore plus petite que dans les paysages

historiques, offrent des actions moins importantes, souvent même sont absolument accessoires. Ce genre qui réclame toutes les ressources du coloris et du pinceau, est celui dans lequel s'est si éminemment distingué Claude le Lorrain, peintre français. C'est dans cette seconde classe que pourrait être compris le tableau dont nous joignons le trait à cet article.

La troisième classe comprend les paysages tels qu'ils ont été traités par les Peintres flamands et hollandais, qui se sont plus attachés à la vérité du coloris, au piquant des effets, et à la finesse de la touche, qu'au choix des sites et des formes et au goût des édifices. Ruissdaël, Winantz, Berghem, Herman-van Swelt, Carle Dujardin et autres, ont porté ce genre à une rare perfection; et leurs tableaux moins recommandables sous le rapport de l'invention que sous celui de l'exécution, font cependant les délices des amateurs et n'ont pas cessé d'être chèrement payés. Les Peintres français qui ont cherché à saisir cette manière ont été en très-petit nombre et sur-tout fort inférieurs aux maîtres flamands et hollandais. Parmi les Peintres actuels il convient cependant d'en citer au moins un dont les premiers ouvrages, exposés au Salon de 1812, promettent un digne rival aux paysagistes que je viens de nommer. Cet artiste, M. Robert, fournira le sujet d'un des articles suivans.

Le tableau de M. Bidault, dont nous présentons ici le trait, se recommande, comme tous ceux qui sortent des pinceaux de cet artiste, par la grâce et la sagesse de la composition, la vigueur du coloris, les masses de lumière larges et soutenues, et une touche moël-

leuse. L'effet est un Soleil couchant, dont les derniers rayons se font apercevoir au travers des arbres qui forment un groupe à droite du spectateur.

Ce tableau a été remarqué très-avantageusement à l'exposition publique.

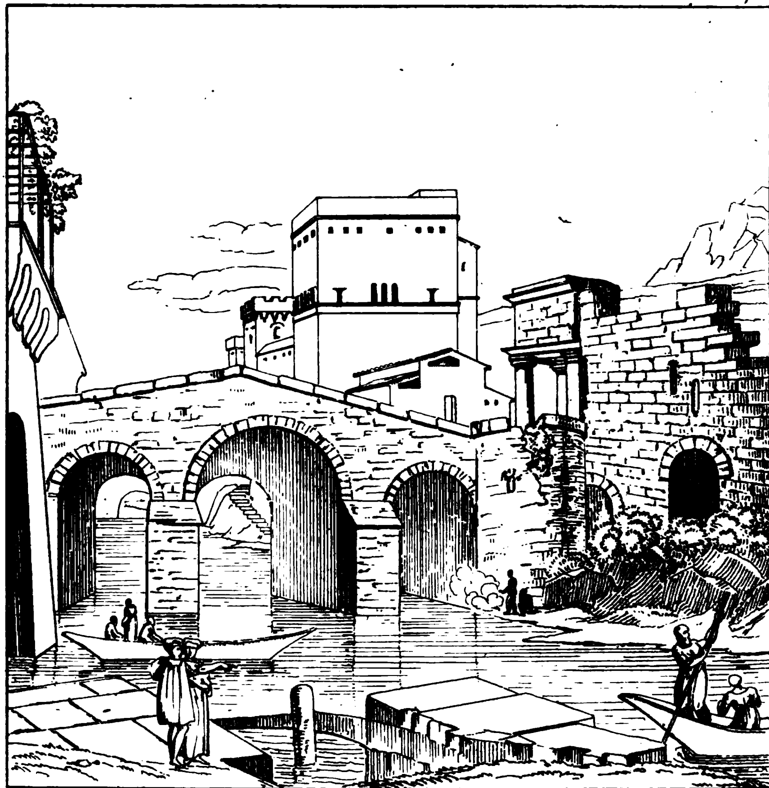
Planche quarantième. — Vue d'un chemin dans une forêt; par M. Verstappen.

L'auteur de ce tableau fait sa résidence à Rome et n'avait encore rien envoyé au Salon. Il y a exposé cette année deux paysages remarquables l'un et l'autre par la finesse et la variété des teintes. Celui-ci, quoique le moins important sous le rapport de la composition, a peut-être réuni le plus grand nombre de suffrages; la vigueur de l'effet et la franchise du coloris s'y font principalement sentir; la touche en est très-soignée; ce mérite, qui n'est pas le plus essentiel dans un ouvrage de peinture, est digne d'attention daus celui-ci par une circonstance particulière. M. Verstappen n'ayant l'usage que d'une seule main, a plus de difficultés à vaincre pour l'exécution de ses tableaux, dont tous les objets sont petits et très-finis.

Le second tableau de M. Verstappen représente une vue du lac d'*Albano*, que la multiplicité des détails n'a pas permis d'offrir dans un aussi petit cadre que celui des planches de ce volume. On aperçoit dans le fond *Palazolo*, *rocca di Papa*, *Monte Cavi* et les montagnes de Tusculum. Ce paysage, fort bien entendu de ton et d'effet, a beaucoup de suavité.



Verstappen pinx^t. Normand fils sc.



Renoux pinx.t Normand fils sc.

Planche quarante-unième. — Vue d'un pont ; par M. Ronmy.

L'auteur de ce tableau n'a point indiqué le lieu d'où il a tiré ce point de vue, mais nul doute qu'il n'ait été pris sur la nature. La vérité du ton, joint à la fidélité de la perspective, place ce morceau parmi ceux qui ont mérité l'attention des amateurs.

Outre ce paysage, M. Ronmy a exposé au Salon deux compositions historiques, mais leurs dimensions ont rendu impossible l'insertion du trait. Ces compositions sont des espèces de frises, dont la longueur excède de beaucoup la hauteur. Nous le regrettons d'autant plus qu'elles annoncent un talent distingué, un style gracieux et une grande fraîcheur de coloris.

L'un des deux tableaux représente Idoménée faisant bâtir la ville de Salente.

Le sujet du second tableau est le moment où Cincinnatus, élu dictateur, reçoit les députés du sénat, qui le trouvent labourant lui-même son champ. Celui-ci n'est pas moins agréable que le premier. Ce ne sont à la rigueur que ce qu'on appelle des esquisses terminées ; mais elles sont touchées avec autant de soin que de facilité.

Planche quarante-deuxième. — Site de la Grèce;
par M. Bertin.

En désignant ce paysage comme site de la Grèce, ainsi qu'il est inscrit dans le livret du Salon, M. Bertin n'a indiqué ni la région dont ce site fait partie, ni les monumens qu'il y a représentés. Il y a donc lieu de croire que ce point de vue est tracé d'imagination, et que le temple qui s'élève du milieu des eaux dans la partie à gauche du spectateur, n'est qu'une imitation ou une réminiscence de quelques-uns de ces superbes monumens dont les ruines couvrent encore le sol de la Grèce, et attestent tout-à-la-fois le génie, le goût et la magnificence des anciens. Au surplus, ce site est très-pittoresque; un fleuve y promène son onde paisible. On voudrait errer sur ses bords, dont mille arbres touffus entretiennent la fraîcheur. On aimerait à gravir ces montagnes escarpées qui dominent l'horizon et se détachent fièrement sur un ciel pur que traversent seulement quelques légers nuages.

Le ton de ce paysage est doux et harmonieux; la touche annonce un talent gracieux et facile.

Riche d'observations et de souvenirs, M. Bertin produit sans peine, chaque année, un grand nombre de tableaux. On y retrouve, en général, le même système de distribution, de plans, de formes, de coloris, le même choix d'accessoires. Peut-être qu'en renouvelant de temps en temps cette abondante moisson d'études, c'est-à-dire, en recourant quelquefois à la nature pour l'exécution des détails, comme pour la



Bertin pinx.

Normand fils sc.

disposition des masses principales, cet estimable artiste obtiendrait plus de variété, et créerait, si l'on peut s'exprimer ainsi, comparativement à ses ouvrages déja connus, des compositions plus neuves et plus originales.

Planche quarante-troisième. — Vue d'une partie de la ville de Valmontonė, près de Rome ; par M. Bertin.

Ce second paysage, de la même main que le précédent, offre une vue fidèle d'un lieu très-pittoresque des environs de Rome. M. Bertin les a parcourus avec fruit; toutes ses compositions en sont la preuve et se distinguent par la grâce et la noblesse du style.



Berlin pinx^t. Normand fils sc.



Letellier pinx.t d.° fils sc.

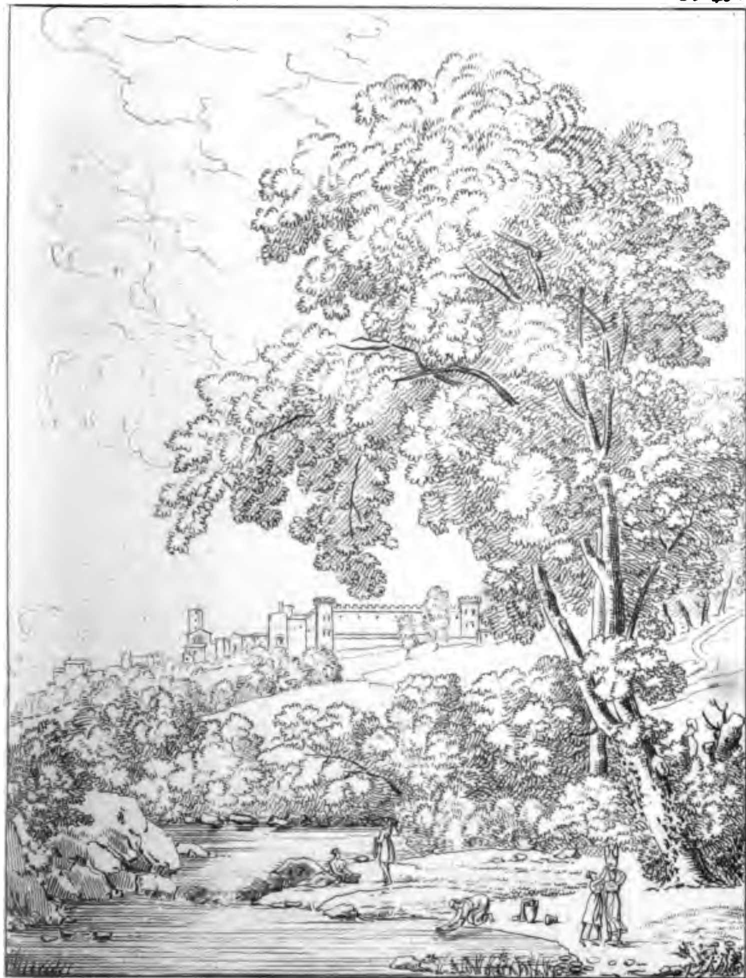
Planche quarante-quatrième. — Paysage ; par M. Letellier.

Ce point de vue, de l'invention du Peintre, présente un large fleuve qui coule paisiblement au milieu d'une vallée qu'enrichissent de nombreux groupes d'arbres et des édifices d'un grand style. Le devant est orné de quelques fragmens d'anciennes constructions. Dans le fond, un roc escarpé s'élève, du milieu d'une cité, à une très-grande hauteur, et rappelle l'aspect de l'Acropolis qui domine les environs d'Athènes, et sur lequel on voit encore les restes du temple de Minerve.

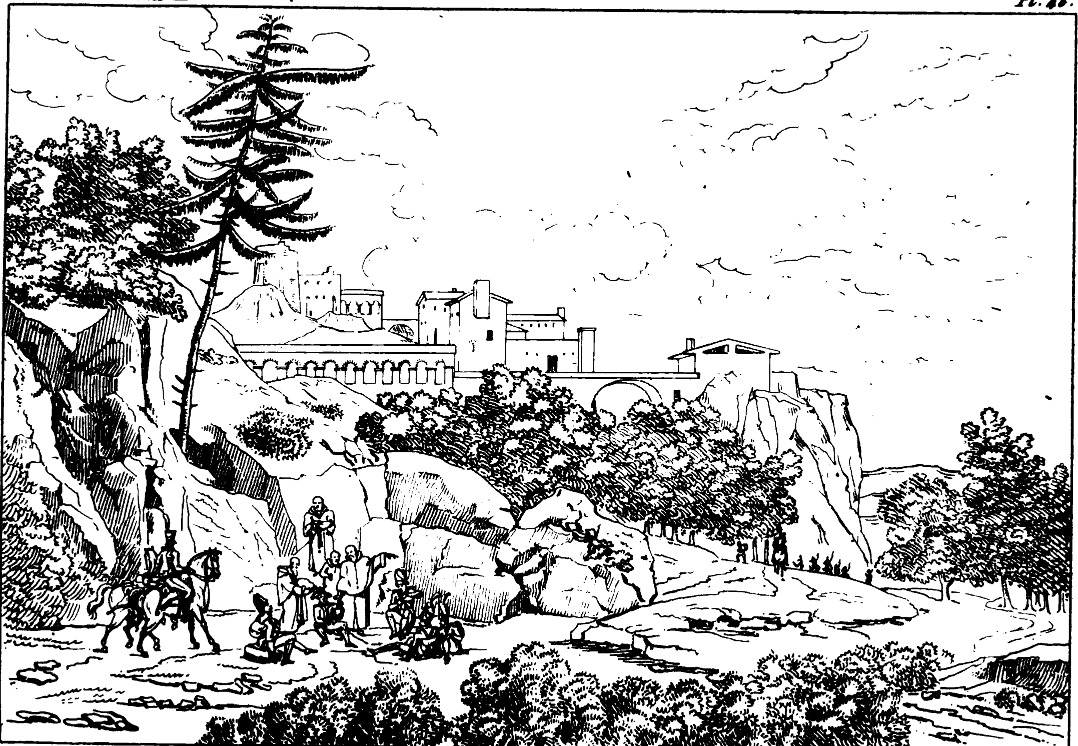
L'exécution de cet agréable tableau n'en dément pas la composition ; un de nos plus habiles Peintres d'histoire, M. Girodet, y a peint plusieurs figures qui lui donnent un nouveau prix.

Planche quarante-cinquième. — Vue du château de Bracciano, près de Rome; par M. Bidauld.

La petite ville de Bracciano, située sur le lac du même nom, est une des plus agréables des environs de Rome, dont elle n'est éloignée que de six lieues; le Peintre a choisi le côté de la ville où l'on aperçoit le château. Il a embelli les devans de ce site très-simple, mais très-pittoresque, d'un groupe d'arbres touffus, dont la masse est imposante. La touche de ce tableau est large et moëlleuse.



Bidault pinx.t Normand fils sc.



Taunay pinx.t *Normand fils sc.*

Planche quarante-huitième. — Des Ermites donnant l'hospitalité à des Militaires français ; par M. Taunay.

Parmi nos paysagistes actuels, on ne pourrait citer un artiste plus ingénieux et plus fécond que l'auteur de ce charmant tableau. Il tiendrait même un rang distingué parmi les peintres d'histoire. Les sujets qu'il introduit dans ses paysages sont toujours d'un excellent style, d'un bon goût de dessin et d'expression ; ses compositions toujours soutenues par la fermeté et la justesse des masses. Ce point essentiel constitue même très-spécialement le talent de M. Taunay, et ses ouvrages non moins estimés des artistes que recherchés des vrais amateurs, font d'autant plus d'honneur à notre école, qu'ils brillent par la grâce et l'originalité de l'invention et de l'exécution.

Nous devons les mêmes éloges à tous les tableaux que M. Taunay a exposés cette année au Salon : une foire, un petit port de mer, une procession. Ce dernier, sur-tout, est plein de charme et ne laisse rien à désirer. Son passage de la Guadarama est le plus considérable de tous ; et quoiqu'il soit d'une dimension qui excède de beaucoup celle que M. Taunay a adoptée généralement pour ses compositions, on y retrouve la verve, l'effet piquant et la touche vive et spirituelle qui distingue ses plus petits tableaux.

Planche quarante-neuvième. — *Paysage; par* M. Robert.

M. Robert, Peintre à la manufacture impériale de Sévres, a exposé cette année, pour son début, trois petits tableaux représentant des vues des environs de Saint-Cloud et Bellevue, et ces tableaux annoncent le talent le plus précieux. Sous le rapport de l'effet et du coloris, on ne peut citer rien de plus vrai, de plus naïf, de plus piquant; on croit voir les objets même dans la *chambre obscure*, et soit que l'auteur se soit servi de cet instrument, soit qu'il l'ait seulement consulté durant son travail, on ne peut disconvenir qu'il soit appelé à tenir dans notre école un rang très-distingué, et à y faire connaître un genre d'exécution qui n'a été familier qu'aux maîtres des écoles flamande et hollandaise. M. Robert n'a plus autre chose à faire qu'à poursuivre la route qu'il s'est créée, à ne pas se fier sur ses réminiscences, à ne voir que la nature, et à ne jamais abuser (comme l'ont fait tant de jeunes artistes qui ont eu d'heureux commencemens) de cette facilité dont il vient de donner la preuve.

Ce n'est pas sous le rapport de la composition que le talent de M. Robert trouve place dans notre recueil; ses tableaux sont de simples vues, dont deux sont très-circonscrites : mais la vérité des teintes, soit dans l'ombre, soit dans la lumière, et la finesse de la touche, ne laissent rien à désirer. Celui dont nous donnons ici le trait est le plus important, les deux autres sont d'un effet plus aérien.



Robert pinx.t Normand fils sc.



. Duperreux pinx! Normand fils sc

Planche cinquantième. — Vue du château et de la ville de Joinville; par M. Duperreux.

Les productions d'un artiste sont d'autant plus assurées du succès, que l'auteur est plus habile à saisir les divers moyens de plaire et de concilier tous les goûts. La plupart des curieux qu'attire l'exposition publique mettent plus d'importance au choix du sujet qu'à la manière dont il est rendu, lorsque les amateurs de peinture, en beaucoup plus petit nombre, mettent infiniment plus de prix à la beauté ou à la grâce de l'exécution qu'à l'invention du tableau. Dans tous les cas, les uns et les autres trouveront dans les ouvrages de M. Duperreux un double mérite digne de contenter les hommes du goût le plus difficile. Chacun de ces tableaux rappelle soit un lieu célèbre par quelqu'évènement historique, soit une anecdote intéressante par le caractère des personnages mis en action. Une grande exactitude de perspective, un choix heureux d'effets pittoresques, un coloris plein de vérité et de finesse, une touche légère et soignée, complètent l'ensemble de ses agréables compositions.

La scène épisodique de ce paysage représente le départ de Sire de Joinville pour la croisade, en 1248; il est accompagné des chevaliers et bannerets Landricour, Til-Châtel, Pont-Molain, d'Apremont et Sartebruche.

Planche cinquante-unième. — Virgile composant ses Eglogues ; paysage, par M. Niquevert.

L'auteur a réuni dans ce site champêtre divers objets qui caractérisent la vie pastorale, et inspirèrent au chantre de Mantoue ses vers immortels. Ce paysage est agréablement composé, et les détails en sont naturels; mais vu la petitesse des figures d'hommes et d'animaux dont le tableau est animé, il nous semble que celle de Virgile, qui en est peu éloignée, est comparativement beaucoup trop grande. Nous avons eu souvent l'occasion de remarquer que la plupart des paysagistes n'observent pas assez régulièrement les proportions convenables. En donnant une trop grande dimension à leurs figures, qui, presque toujours, ne sont qu'accessoires, ils rapetissent celles des objets les plus importans du tableau.



Niquevert pinx.t — Normand fils sc.

Salon de 1812



Regnault pinx.

Planches cinquante-deuxième, cinquante-troisième, cinquante-quatrième. — Socrate et Alcibiade; Tableau de M. Regnault.

Parmi les productions nouvelles en peinture qui, par quelque circonstance particulière, n'ont pu être exposées au Salon de 1812, nous n'hésitons point à placer en première ligne le *Socrate et Alcibiade* de M. Regnault.

Socrate, veillant sur la conduite d'Alcibiade, s'appliquait à le maintenir dans la pratique de la sagesse, et à l'éloigner de cette vie molle et voluptueuse qui trop souvent ternit les heureuses qualités de son disciple. Tel est le motif du tableau dont nous donnons ici une esquisse légère. Il est probable que l'artiste l'a conçu d'après le caractère connu de ces deux illustres personnages, dont l'histoire particulière ne présente aucun trait semblable. Usant du privilège, accordé aux peintres comme au poètes, d'orner leurs sujets d'agréables fictions, M. Regnault a pu supposer que Socrate, ayant appris qu'Alcibiade s'est laissé vaincre par les charmes d'une courtisanne à laquelle il sacrifie un temps précieux, vient lui-même arracher son disciple à ces honteux plaisirs, et le rend à des occupations plus dignes d'un jeune guerrier, distingué par sa naissance, et destiné à illustrer son pays. Peut-être aussi le Peintre a-t-il choisi pour le

lieu de la scène la maison de cette Aspasie que son éloquence et ses talens en politique avaient rendue si célèbre, que Socrate lui même venait quelquefois l'entendre. On le sait, combien de statues furent élevées en l'honneur de cette courtisanne, dont l'esprit et l'instruction relevaient l'éclat de sa beauté, et faisaient en quelque sorte oublier la honte de ses mœurs déréglées? Aussi, plus ses charmes avaient d'empire sur tous ceux dont elle recevait les hommages, plus Socrate était attentif à prémunir son disciple contre les dangers de la volupté.

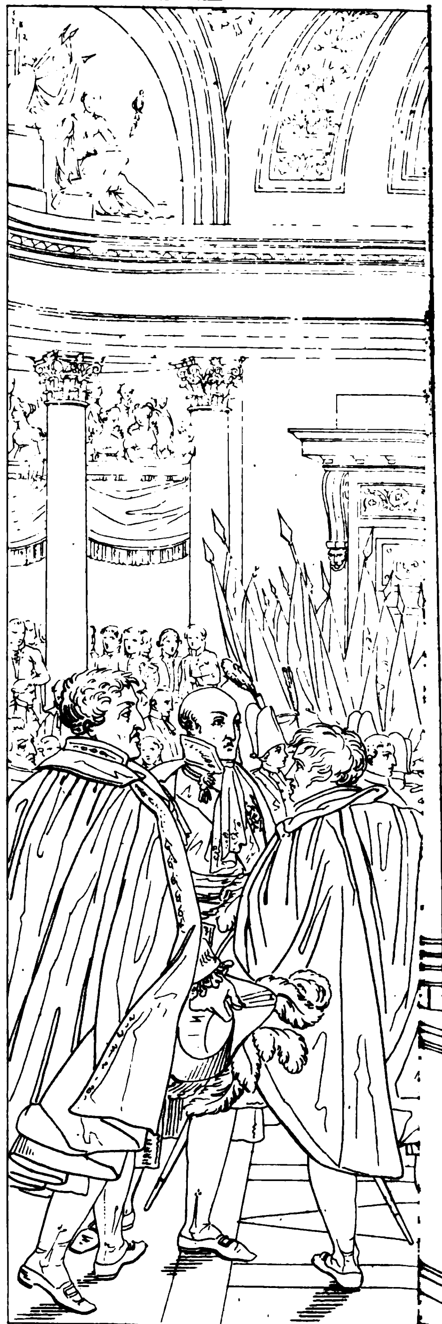
Au surplus, quelle que soit la source où l'artiste a puisé le sujet de son tableau, il a été fondé à croire que, dans un ouvrage de cette nature, il devait attacher moins d'importance à l'exactitude historique et à la sévérité du style, qu'au charme de la composition. Car il est plus que douteux que la maison d'une courtisanne athénienne, et surtout d'une courtisanne du rang d'Aspasie, fût remplie de jeunes femmes ou d'esclaves compagnes de ses débauches, et vouées comme elle au culte de Vénus. Nous hasardons cette observation critique, dans la persuasion qu'elle est peut-être la seule qu'on puisse émettre sur l'ordonnance du tableau, et que, d'ailleurs, cette observation tombe d'elle-même, du moment que l'auteur n'a voulu, comme il le paraît, que créer une sorte d'allégorie, et présenter un but moral sous les formes les plus séduisantes. Aussi, tout ce que l'art peut offrir de suave, de gracieux, et, s'il est permis de s'ex-

primer ainsi, de galant, se trouve réuni dans cette peinture, l'une des plus considérables et des plus finement exécutées qui soient sorties du pinceau de l'artiste. La figure grandement et noblement prononcée d'Alcibiade fait ressortir les formes délicates et légères des femmes qui l'entourent et cherchent à le retenir. Celles-ci contrastent d'une manière encore plus frappante avec la physionomie austère et les traits rebutans du philosophe qui réprimande son disciple, et veut l'entraîner loin de ce lieu de séduction.

Si l'on pouvait croire que le style de ce tableau, dont le coloris frais et brillant s'accorde avec le caractère et l'action des personnages, fût incompatible, chez le même artiste, avec le style sévère des compositions graves et expressives, nous rappellerions ici quelques-uns des ouvrages qui ont le plus contribué à la réputation de M. Regnault; mais ils sont connus de tous les gens de goût, et personne n'ignore que cet artiste posséde l'art de varier le caractère et l'effet pittoresque de ses compositions.

Une esquisse très-soignée du tableau de Socrate et Alcibiade, avait été offerte au public bien avant que l'auteur n'en eût entrepris l'exécution en grand, c'est-à-dire dans une dimension d'environ vingt pieds de long sur douze pieds de haut. Les figures ont près de six pieds de proportion. Mais à peine l'ouvrage a-t-il été terminé, qu'il a été enlevé de l'atelier du Peintre et porté à l'étranger. Ce morceau, probablement

perdu sans retour pour la France, n'y a été vu que peu de jours par quelques amateurs distingués, et par les amis de l'artiste. Nous nous reprocherions d'avoir négligé d'en retracer au moins le souvenir pour l'offrir à nos lecteurs; mais ce simple trait peut bien indiquer le jet de la pensée, et non donner une idée de la grâce et de la facilité de l'exécution.



Regnault pinx.t

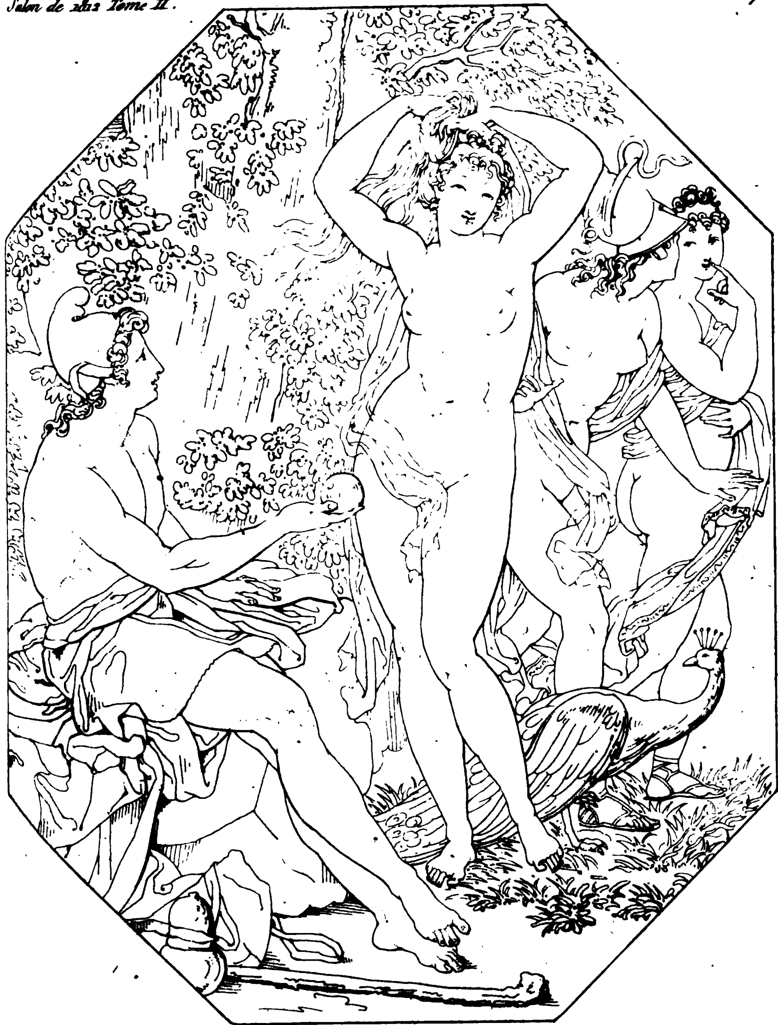
Planches cinquante-cinquième , cinquante-sixième. — *Séance du Sénat Conservateur; Tableau de* M. Regnault.

Dans cette séance, présidée par le prince Joseph, on voit le Tribunat apportant au Sénat les drapeaux conquis sur les Autrichiens. Les sénateurs, placés sur le devant du tableau, y sont représentés en portrait. Dans le coin à gauche est le sénateur comte Clément de Ris, près de lui S. E. le grand chancelier de la légion d'honneur; dans le coin opposé, M. le maréchal duc de Dantzick. Le fond du tableau représente exactement la salle des séances du Sénat.

Ce tableau, de très-grande proportion, est un de ceux qui décore la salle de S. M. au palais du Sénat Il fait face au tableau de M. Meynier, représentant la rentrée de S. M. dans l'île de Lobau après la bataille d'Esling, et dont nous avons inséré le trait dans le volume précédent.

Planche cinquante-septième. — Le Jugement de Pâris ; Tableau de M. Regnault.

Ce trait fabuleux est un de ceux qui ont le plus exercé le talent des Peintres, et peut-être il n'en est aucun qui n'ait essayé d'en tracer la composition. Au surplus, si ce sujet est bannal et depuis long-temps rebattu, M. Regnault a su le rajeunir par la grâce et la correction des formes, la douceur de l'expression, et la suavité du coloris. L'auteur nous a permis de le faire dessiner dans son atelier, au moment où il venait d'y mettre la dernière main.



Regnault pinx.t Mme Soyer sc.



Planches cinquante-huitième, cinquante-neuvième, soixantième. — Grand fronton de la colonnade du Louvre; par M. Lemot.

Avant qu'on eût découvert le grand fronton de la colonnade du Louvre, dont la sculpture en bas-relief avait été confiée à M. Lemot, les artistes et les amateurs qui avaient été admis à voir de près cet ouvrage immense, en parlaient comme d'un des plus beaux monumens de la sculpture moderne. Le jugement du public a confirmé ces éloges, et tous les amis des arts ont reconnu que l'artiste, chargé de mettre la dernière main à cette belle colonnade du Louvre, et d'exécuter le plus grand bas-relief qui existe en Europe, s'était montré digne de cette vaste tâche, et avait heureusement couronné l'un des chefs-d'œuvre de Louis XIV.

Les journaux en ont donné des descriptions plus ou moins étendues, et ont produit des jugemens plus ou moins motivés sur le mérite de sa composition; tous ont rendu hommage au rare talent de l'artiste. Parmi ces diverses rédactions, nous avons distingué celle qui nous a paru réunir le plus essentiellement l'exactitude des détails et la justesse des observations. Nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de la leur présenter textuellement dans ce même article.

« Le fronton de la colonnade du Louvre avait été construit par Perrault, avec un soin et des dépenses extraordinaires. Tout le monde sait que les deux pierres qui couvrent le fronton sont d'un seul morceau, et ont près de cinquante pieds de long. On assure même qu'elles ne formaient qu'une seule pierre qu'on est parvenu à scier en deux. Où a-t-on trouvé un bloc d'une aussi énorme dimension? Comment a-t-on pu l'extraire de la carrière, et surtout l'élever à cette hauteur? Toutes ces opérations seraient inconcevables, si un graveur célèbre ne nous eût transmis par le burin les moyens ingénieux qui furent alors imaginés pour leur succès. Toutes les autres pierres du tympan n'ont pas été chosies avec moins de soin; elles ont la plupart douze pieds de long sur cinq de haut. On voit par tous ces détails quelle importance Colbert et Perrault mettaient à ce fronton; et en effet, on le réservait au célèbre Girardon, pour y sculpter un bas-relief à la gloire de Louis XIV. Par quel concours de circonstances ce projet n'a-t-il pas été accompli? Par quel hasard cette grande page est-elle restée en blanc? On dirait que le génie des arts avait réservé la gloire d'y être inscrit à celui-là seul qui aurait la volonté et la puissance de terminer le Louvre.

« C'est cette dernière idée qui semble avoir inspiré

l'artiste dans la composition de son bas-relief. Rien de plus simple que cette composition. Le buste de l'Empereur est élevé au plus haut du fronton; au pied de ce buste repose la Victoire, fatiguée de triomphes, et les mains chargées de palmes. Minerve, appuyée sur le monument, a convoqué les neuf Muses, qui viennent en chœur rendre grâces au héros d'avoir enfin terminé ce grand édifice, si long-temps leur temple et leur asile. Chacune est caractérisée par ses attributs différens. A droite, Clio, la muse de l'Histoire, grave sur le monument cette simple inscription : NAPOLÉON-LE-GRAND A TERMINÉ LE LOUVRE. Calliope et Melpomène fixent sur lui des regards pleins d'admiration; Polymnie semble ramasser dans sa mémoire tous ses hauts faits; Uranie, tenant dans sa main le cercle du Zodiaque, marque de son doigt le signe du *Lion* sous lequel il est né. L'autre côté est réservé aux muses moins sévères. Auprès d'Euterpe et de Therpsicore, Erato chante, inspirée par l'Amour, et Thalie sourit à ses chants. Deux Génies, tenant en main des guirlandes de fruits et de fleurs, remplissent les deux coins du fronton.

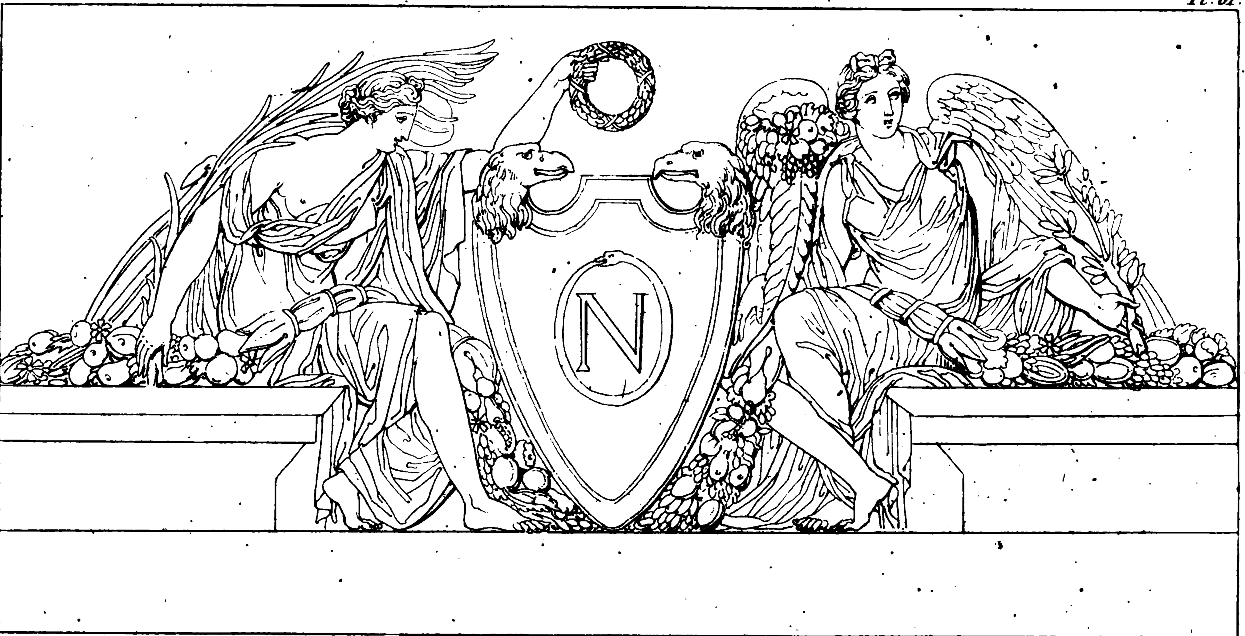
« Ce bas-relief, de soixante-quatorze pieds de longueur, offre quatorze figures de neuf pieds et demi de proportion. Si l'on examine l'étendue de cette compo-

sition, son ensemble, et le bel effet pittoresque qu'elle présente, et qu'on songe au peu de temps qui a été donné à l'artiste pour l'exécuter, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer ou de son rare talent ou de sa prodigieuse facilité. M. Lemot avait déjà prouvé, par les charmans bas-reliefs qui ornent la tribune du Corps législatif, combien il a étudié cette partie de la sculpture trop négligée par l'école moderne. Cet art du bas-relief avait été porté au plus haut degré de perfection par Jean Goujon, Germain Pilon, et quelques autres artistes leurs contemporains; il avait singulièrement déchu sous Louis XIV, et était tombé dans la dernière dégradation sous Louis XV. Les bas-reliefs de MM. Chaudet, Moitte et Roland, dans la cour du Louvre, et surtout celui-ci de M. Lemot, ont rendu à cet art tout son éclat; et la sculpture française peut se vanter d'être encore une seconde fois sans rivale en ce genre.

« Un très-habile sculpteur en ronde-bosse peut en effet n'être qu'un très-médiocre sculpteur de bas-reliefs, s'il ne sait pas s'associer en quelque sorte au génie de l'architecte; s'il n'a pas étudié les grandes lignes des monumens qu'il est chargé de décorer, pour y faire concorder ses figures; si son ouvrage enfin ne réveille pas les mêmes idées de grandeur et de majesté. M. Le-

mot a bien rempli toutes ces conditions ; rien d'affecté, rien de tourmenté, tout est simple et noble dans sa composition. Avant d'avoir examiné les détails d'exécution, l'œil est satisfait de la seule distribution, de la seule pose des figures ; elles ont toutes l'attitude qui convient à la place où elles sont établies : l'artiste avait une grande difficulté à vaincre, la hauteur toujours décroissante d'un fronton, et il n'a fait aucun sacrifice à cette difficulté ; aucune figure n'y paraît gênée ni contrainte, et forcée, pour ainsi dire, de baisser la tête sous la corniche. Après avoir admiré cette belle distribution, vous êtes aussitôt frappé de ce style grandiose et monumental qui distingue les bas-reliefs des anciens ; de la noble expression de Minerve, et des Muses sévères ; de la méditation toute céleste de Polymnie, et du bel agencement des draperies qui la couvrent. Dans le côté à gauche du buste, M. Lemot a prouvé qu'à la sévérité du style il savait allier la grâce, non pas cette grâce mesquine et maniérée qu'on remarque dans la plupart des sculptures du dernier siècle, mais celle dont les Grecs nous ont donné le modèle, qui doit caractériser les déesses, et la sculpture d'un grand monument. Rien de plus charmant en ce genre que le groupe de l'Amour et d'Erato ; la pose de l'Amour, surtout, est pleine de mollesse et de facilité. »

Nous pourrions ajouter à cet examen l'éloge des beautés de détail, telles que la correction des formes, la fermeté d'exécution dans les extrémités, le grand goût des draperies, la noblesse et la finesse d'expression, etc. Mais toutes ces observations peuvent à la rigueur se réduire à celle-ci. L'institut impérial de France, dans son rapport sur les prix décennaux, a considéré le chef-d'œuvre de M. Lemot comme digne d'obtenir la récompense la plus flatteuse dans cet honorable concours.



Roland inv.t *Mme Soyer sc.*

Planche soixante-unième. — La Victoire et la Paix. Bas-relief de la cour du Louvre; par M. Roland.

Après avoir donné la description et le trait du bas-relief du grand fronton du Louvre, il est juste de faire connaître plusieurs autres productions exécutées à la même époque, et pour la décoration du même monument. Mais ces dernières sont dans l'intérieur de la cour, et accompagnent les croisées de l'attique de la façade ancienne. Elles se suivent immédiatement, et correspondent aux bas-reliefs placés de l'autre côté du pavillon du milieu.

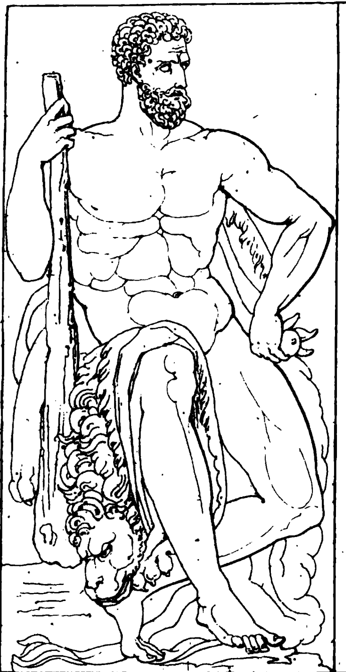
Les deux figures qui font le sujet de cette planche, représentent la Victoire et la Paix, assises l'une et l'autre et comme liées mutuellement par une longue guirlande de fleurs et de fruits. La première de ces deux divinités tient une palme de la main droite, et de la gauche une couronne suspendue au-dessus d'un écusson qui offre la lettre initiale du nom de S. M. l'Empereur et Roi. La seconde tient de la main droite une corne d'abondance, et de l'autre une branche d'olivier. Ces deux figures, ajustées avec beaucoup de goût et d'un bon style, sont ailées, et forment un groupe dont la disposition s'accorde agréablement avec la forme demi-circulaire de l'espèce de fronton qui leur sert d'encadrement.

Ces bas-reliefs sont en pierre; et, quoique placés fort haut, se font remarquer par la correction et la fermeté du ciseau.

Planche soixante-deuxième. — Minerve, Hercule, le Danube et le Nil. Bas-reliefs de la cour du Louvre ; par M. Roland.

Ces quatre figures, de la même main que les précédentes, ont été exécutées pour la décoration de la même croisée dans la cour du Louvre. La première représente Hercule assis, la main droite appuyée sur sa massue, et tenant dans la gauche une pomme du jardin des Hespérides. Le héros a les jambes croisées, et l'un de ses genoux est couvert de la dépouille du lion de Némée. Du côté opposé est la figure de Minerve, assise et vue de profil. Armée du casque, de la lance et de l'égide, elle tient d'une main le globe céleste ; à ses pieds sont les attributs des beaux-arts : entre ces deux figures isolées, sont représentés dans des cadres séparés, et d'une plus petite proportion, le Danube et le Nil. Ces deux fleuves, que distinguent de longues barbes et de longues chevelures, sont appuyés sur leurs urnes dont ils laissent échapper les eaux fécondes.

Ces quatre bas-reliefs se distinguent par l'exécution sévère et soignée qui caractérise les productions de M. Roland.






Roland inv.ᵗ *Mᵐᵉ Soyer sc.*



Chaudet inv.t M.e Soyer sc.

Planche soixante-troisième. — L'union des trois arts du Dessin. Bas-relief; par M. Chaudet.

Rien de plus gracieux que ce joli groupe exécuté en bas-relief d'environ quatre pieds de proportion dans une des arcades du vestibule du musée Napoléon. La *Peinture*, que l'on reconnaît aux attributs qu'elle tient dans sa main droite, embrasse de la main gauche l'*Architecture*. Celle-ci tient d'une main le *plomb* qui sert à la caractériser, et de l'autre attire doucement à elle le bord du voile qui enveloppe ce groupe allégorique. La *Sculpture* tient d'une main le maillet, et de l'autre s'appuie sur l'épaule de l'une de ses deux compagnes.

Ces trois figures, soutenues en l'air, semblent traverser l'espace ou descendre vers la terre. La finesse de leurs draperies, qui, loin de cacher la grâce du nu, le caressent et semblent le faire ressortir d'une manière plus piquante, se joint, dans cette production, d'un artiste du premier rang, à la noblesse des caractères, au bon goût des ajustemens et à la finesse de l'exécution.

Planche soixante-quatrième. — La Victoire. Bas-relief de **M. Chaudet.**

Cette figure, placée au-dessus d'une des croisées de l'attique d'une des faces du Louvre, dans l'intérieur de la cour, représente la Poésie. Cette belle figure, déployant ses ailes, tient d'une main la trompette héroïque, et de l'autre la lyre à trois cordes. Ses jambes sont croisées, et elle est assise sur une guirlande de chêne dont les deux extrémités posent, l'une sur le globe terrestre, l'autre sur le globe céleste. Cette pensée ingénieuse n'a pas besoin d'explication.



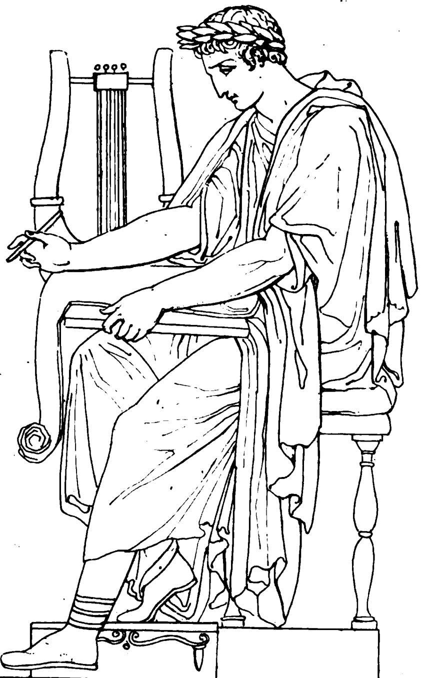
Chaudet inv.^e

Me Soyer sc.









Chaudet inv.t Mlle Soyer sc.

Planche soixante-cinquième. — Homère et Virgile. Bas-reliefs ; par M. Chaudet.

Ces bas-reliefs, placés au-dessous de la *Victoire* qui fait le sujet de la planche précédente, décorent, l'un à gauche, l'autre à droite, une des croisées de l'attique dans la cour du Louvre.

A gauche est la figure d'Homère, de grandeur colossale. Il est assis sur un siège sans dossier, et vêtu d'un ample manteau qui ne laisse à découvert que les bras et une partie de la poitrine. Sa tête est ceinte d'une couronne de lauriers. Son front élevé vers le ciel, lorsque sa paupière est affaissée, rappelle un mouvement habituel aux personnes privées de la vue, et concourt d'autant plus à l'expression du sujet. Homère a le pied gauche posé sur un marche-pied porté par deux griffons, et soutient sur son genou sa lyre dont il tire des sons. Devant lui est un enfant ailé et soutenu dans les airs : le casque en tête, armé de deux javelots et d'un bouclier, il embouche la trompe guerrière, et figure le génie de la poésie héroïque.

Du côté opposé est Virgile couronné de lauriers, et vêtu de la tunique et du pallium. Il est assis et à-peu-près dans la même pose qu'Homère. Sa lyre est à ses côtés. Il tient sur son genou une tablette et un rouleau, et se dispose à écrire des vers qu'il semble méditer. Au-devant de Virgile, est un enfant de la même dimension que le premier. Il est armé d'un arc, et tire une flèche de son carquois. C'est le génie de la poésie érotique.

Planche soixante-sixième. — *La Législation. Bas-relief; par* M. Moitte.

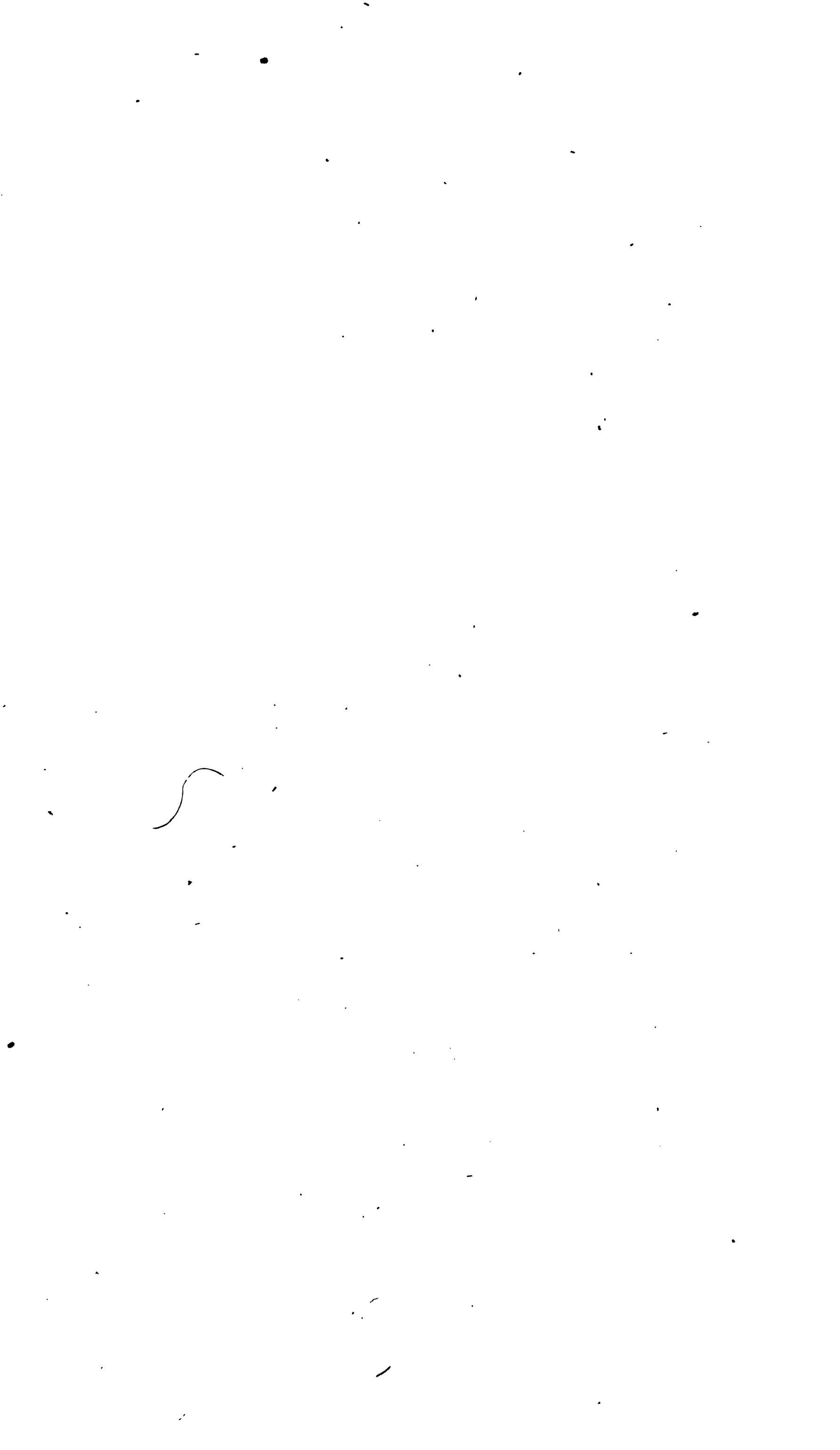
Cette figure allégorique et d'un grand caractère, malgré le mouvement gêné des parties inférieures et le rapprochement peu gracieux des deux bras, tient une table sur laquelle elle vient d'inscrire le titre du Code Napoléon, promulgué en 1806. Elle est posée sur une longue guirlande de fleurs et de fruits, dont les extrémités viennent accompagner deux bustes posés sur une corniche. Ce sont ceux de Lycurgue et de Solon.

L'artiste a accompagné ce bas-relief, dont la destination est la même que celle des précédens, de quatre autres figures qui complètent l'allégorie. Elles font le sujet de la planche suivante.

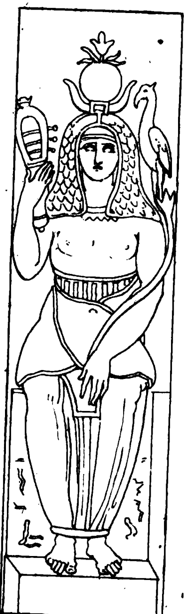


Moitte inv.t

Me Soyer sc.











Moitte inv.^t

Me Soyer sc.

Planche soixante-septième.—Moïse, Numa, Ynca et Isis.
Bas-reliefs ; par M. Moitte.

L'artiste a placé, au-dessous de la figure allégorique de la législation, quatre personnages qui lui étaient indiqués par la nature du sujet.

Le premier, à gauche du spectateur, est Moïse qui donna des lois au peuple d'Israël, et les consigna dans des écrits qui contiennent des préceptes sacrés. Les principaux livres du législateur des Hébreux sont au nombre de cinq, la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. Moïse est représenté tenant d'une main les Tables de la loi, et de l'autre montrant le ciel dont elles sont émanées.

Près de la figure de Moïse, mais dans une plus petite proportion, est celle d'Isis, sœur et femme d'Osiris. Elle enseigna aux Egyptiens, sur lesquels elle régnait avec beaucoup de sagesse, l'agriculture et plusieurs autres arts nécessaires à la vie. Elle fut nommée régente du royaume pendant l'absence d'Osiris, qui était parti pour la conquête des Indes, qu'il soumit plus encore par la douceur de ses lois que par la force de ses armes. Après leur mort, Isis et Osiris furent révérés comme des dieux et obtinrent un culte public et des fêtes solennelles. Isis est représentée sous diverses formes. Le bas-relief dont il s'agit la montre nue jusqu'à la ceinture, les jambes enveloppées d'une draperie qui se resserre au-dessus des pieds, la tête surmontée d'un globe et de cornes de vache, symboles des phases de la lune. Sa coiffure descend sur le col qu'elle enveloppe. Sur son épaule est un Ibis, oiseau

révéré des Egyptiens. La déesse tient dans sa main droite un sistre, et dans sa gauche une plante de loto. Elle est assise sur un trône orné de caractères hiéroglyphiques.

La troisième figure, de la même proportion que la précédente, est celle de Mango Capac. Il bâtit la ville de Cusco, donna des lois au Pérou, qui, depuis long-temps, était un théâtre de guerres, de désordres, et de crimes, prit le nom d'*Ynca*, qui signifie *roi* ou *grand-seigneur*, et le transmit à ses descendans. L'Ynca est assis sur un trône parsemé d'étoiles, et porte sur sa tête l'emblême du culte des Péruviens. Il n'a d'autre vêtement qu'une large ceinture de plumes; un oiseau est posé sur une de ses mains; dans l'autre est une petite idole ayant des ailes, et le bas du corps serré dans les replis d'un serpent.

Le quatrième et dernier personnage, figuré dans cette planche, est de la même grandeur que le Moïse, et représente Numa Pompilius, successeur de Romulus, qui s'occupa spécialement de l'étude des lois et du culte religieux. S'il n'eut point les qualités guerrières de son prédécesseur, il fut un grand roi par ses vertus politiques. Les Romains étaient naturellement féroces et indociles; il leur fallait un frein; Numa le leur donna en leur inspirant l'amour pour les lois et le respect pour les dieux. Il bâtit un temple à Vesta et un autre à Janus; et pour rendre ses institutions plus respectables, il feignit de les avoir reçues de la nymphe Egérie.



Boisselier pinx.t Normand fils sc.

Planche soixante-huitième. — *Homère demandant l'hospitalité. Tableau de* M. Boisselier.

Ce dernier ouvrage d'un jeune artiste trop tôt enlevé à un art que ses talens eussent pu long-temps honorer (1), n'a pas été terminé par son auteur. On nous en a transmis l'esquisse, et nous croyons devoir l'offrir à nos lecteurs. La grâce de la pensée place cette composition parmi celles dont le souvenir mérite d'être consacré dans ce recueil.

Quatre jeunes filles, vêtues avec beaucoup de simplicité et de modestie, se sont arrêtées sous le péristyle d'un temple ou de quelque autre édifice somptueux, pour entendre les chants d'un vieillard pauvre et aveugle, et ce vieillard est le divin Homère, réduit à implorer les secours dus à l'indigence. Cette idée touchante est exprimée avec une fraîcheur et une finesse de goût qui font regretter que l'artiste n'ait pu donner la dernière main à son tableau.

(1) Voyez page 42 de ce volume.

Planche soixante-neuvième. — *La mort d'Epaminondas. Bas-relief qui a remporté le grand prix de sculpture en* 1811 ; *par* M. David.

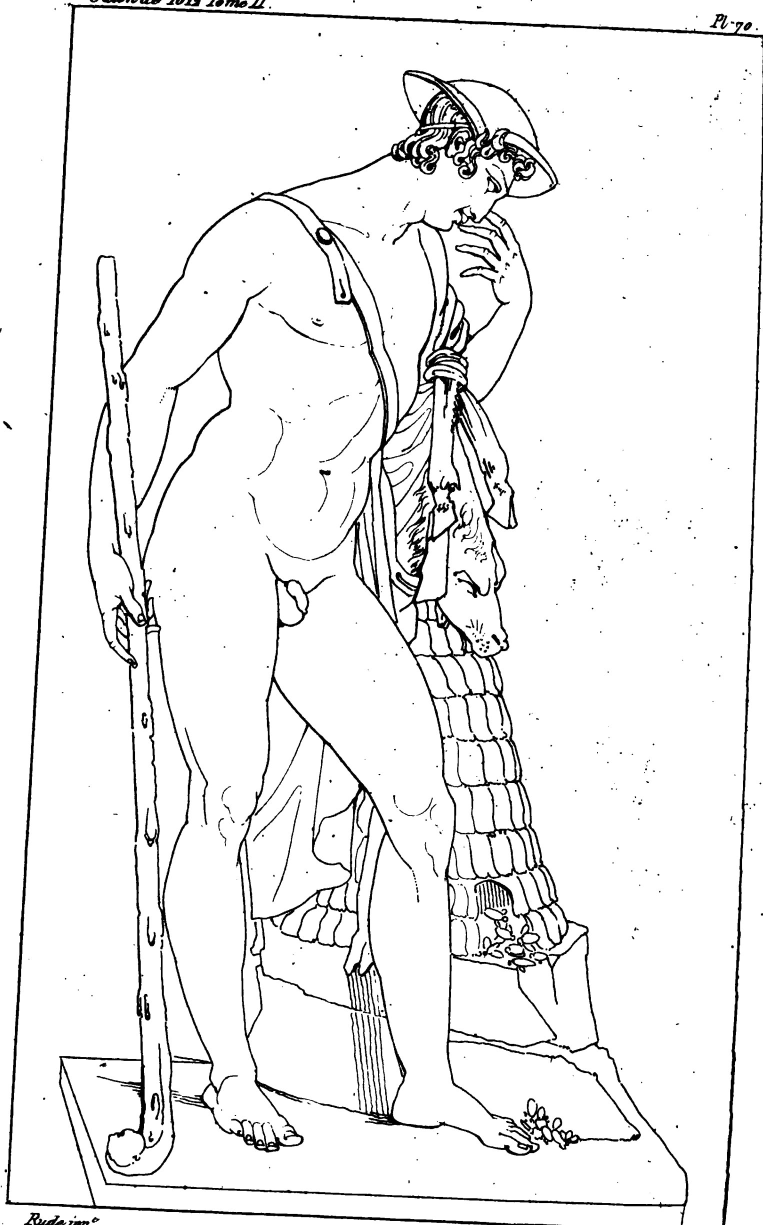
Epaminondas eut un de ces beaux caractères qui s'emparent du cœur et laissent dans l'ame une profonde estime. Sa vie n'offre aucune tache, aucun acte répréhensible. Son patriotisme fut un sentiment religieux et une passion sublime. Lorsqu'il combattit les Spartiates, il fut difficile de l'égaler en talent et impossible de le surpasser en courage. A la bataille de Mantinée, les ennemis s'apercevant que la fortune des Thébains reposait sur la tête d'un seul homme, dirigèrent tous leurs efforts contre Epaminondas; cet illustre chef fut atteint d'un coup mortel; et sentant que, s'il arrachait le fer dont il était frappé, sa vie s'échapperait avec son sang, il attendit que le sort de la bataille fût décidé. Ayant appris que les Béotiens étaient vainqueurs, il s'écrie : « J'ai assez vécu, je meurs vengé ». Il tira le fer de la plaie, expira, et la gloire de Thèbes qui avait commencé avec lui s'ensevelit dans sa tombe.

Epaminondas avait vécu dans le célibat; ses amis, qui l'environnaient dans ses derniers momens, versaient des larmes abondantes, et semblaient regretter qu'il mourût sans postérité : « Je laisse, dit ce grand homme, la victoire de Leuctres et celle de Mantinée. »

M. David, à qui la classe des beaux-arts de l'Institut impérial de France a adjugé le premier prix de sculpture sur ce bas-relief, s'est montré pénétré du sujet, et son dessin est correct. Les figures ont environ trois pieds et demi de proportion.



David inv.t — M.me Soyer sc.



Rude inv.^t

Me Soyer sc.

Planche soixante-dixième. — Aristée. Figure de ronde bosse, qui a remporté le grand prix de sculpture en 1812; *par* M. Rude.

Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, fut élévé par les nymphes qui lui apprirent à cultiver les oliviers et à faire des ruches à miel. Amoureux d'Euridice, il fut cause de sa mort en la poursuivant le jour de ses nôces avec Orphée. Dans sa fuite, elle fut piquée par un serpent et expira dans les bras de son époux. Les nymphes, pour venger leur compagne, firent périr toutes les abeilles d'Aristée. Sa mère, dont il implora le secours, le mena consulter Protée, qui lui ordonna d'appaiser les mânes d'Euridice par des sacrifices expiatoires. Aristée ayant immolé quatre taureaux et autant de génisses, vit sortir de leurs corps une nuée d'abeilles qu'il recueillit.

Cette figure, modelée en terre, de ronde-bosse et d'environ quatre pieds et demi de proportion, a obtenu le grand prix de sculpture en 1812, et le méritait par la grâce de la pose, la correction des formes et la douceur de l'expression.

Planche soixante-onzième. — Lycurgue présente son neveu aux Spartiates. Tableau qui a remporté le grand prix de peinture en 1811; par M. Abel.

Ce célèbre législateur des Lacédémoniens était fils d'Eunome, roi de Sparte, et frère de Polidecte qui régna après son père. Après la mort de son frère, la veuve de ce dernier offrit la couronne à Lycurgue, pourvu qu'il voulût l'épouser; mais il refusa constamment ses offres; et la veuve de Polidecte qui était enceinte à la mort de son mari, ayant mis au monde un fils nommé Charilaüs, Lycurgue prit dans ses bras l'enfant nouveau-né et le présenta aux Spartiates en leur disant: « Voilà votre roi ». Il se contenta d'être le tuteur de son neveu, et lui remit le gouvernement lorsqu'il eut atteint l'âge de majorité, l'an 870 avant Jésus-Christ.

C'est ce beau trait qui fait le sujet du tableau de M. Abel. Il l'a rendu d'une manière très-satisfaisante. Elle lui a mérité les suffrages de la classe des beaux-arts de l'Institut impérial, dont l'une des plus belles attributions est le jugement des grands prix.



Abel pinx^t. C. Normand sc.



Pallière inv.t Normand fils sc.

Planche soixante-douzième et dernière. — Les Poursuivans de Pénélope massacrés par Ulysse. Tableau qui a remporté le grand prix de peinture en 1812 ; *par* M. Léon Pallière.

Ulysse avait quitté ses haillons et s'était élancé dans la salle de banquet où les Poursuivans étaient réunis. Il était armé de son arc et de son carquois, et avait versé toutes ses flèches à ses pieds. Déjà il avait percé Antinoüs et s'était fait connaître aux Poursuivans effrayés. Eurymaque, l'un d'eux, avait vainement essayé de le fléchir, il avait été immolé comme Antinoüs. Les Poursuivans, n'espérant plus obtenir grâce, se déterminèrent à se défendre. Amphinome se jette sur Ulysse l'épée à la main, voulant forcer le passage, mais Télémaque le perce de sa pique. (Odyssée, livre XXII), *traduction de madame Dacier.*

Tel est le programme donné par la classe des beaux-arts de l'Institut, pour le concours des grands prix de peinture en 1812. Il a été adjugé à M. Léon Pallière, dont la composition est soutenue par un coloris et un effet piquans.

Fin de l'explication des Planches.

OBSERVATIONS

SUR QUELQUES OUVRAGES DE PEINTURE, DE SCULPTURE ET AUTRES,

DONT LE TRAIT N'A PU ÊTRE INSÉRÉ DANS CE RECUEIL.

Le Salon, vers la fin du dernier siècle, offrait ordinairement, au premier coup-d'œil, un aspect froid et monotone, quoiqu'il s'y rencontrât de bons ouvrages, dont les auteurs existent même encore parmi nous. Aujourd'hui, par un effet contraire, le premier aspect est généralement plus flatteur, plus brillant et plus varié, quoique le nombre des ouvrages médiocres y domine visiblement. Si l'on nous demandait quelle peut en être la cause, l'observation suivante serait notre seule réponse : Il y a trente ans, l'école française n'était point encore purgée des vices qui l'avaient entraînée vers sa décadence. La faiblesse des conceptions, l'incorrection du dessin, un misérable style, la fadeur du coloris, l'affectation dans les caractères, la nullité de l'expression, le mépris de l'antique et des modèles consacrés par l'estime générale, devaient nécessairement influer sur toutes les productions de l'art; mais depuis qu'une nouvelle génération d'artistes a recouru à l'étude du beau et du vrai, l'école française a acquis un caractère de sagesse et de vigueur, tout à la fois, qui semble se fortifier de jour en jour. Ce caractère qui la distingue des autres écoles, dont elle cherche à s'approprier les beautés les plus éminentes, se manifeste même dans des ouvrages d'un rang inférieur,

et met en harmonie, si l'on peut s'exprimer ainsi, cette multitude d'objets présentés à la curiosité du public.

Renfermés dans les bornes que nous prescrit l'étendue de ce recueil, nous avons été dans l'impossibilité d'y rappeler, au moyen de la gravure, tous les ouvrages qui méritent cette distinction. Il en est même parmi ces derniers dont la multitude et la petitesse des détails ne comportent pas la réduction dans un trop petit espace. Au surplus, si, pour cette raison ou pour tout autre motif indépendant de notre volonté, nous avions omis quelque production remarquable, l'oubli sera en partie réparé dans la suite de notre examen.

La classe des compositions historiques offre bien peu de morceaux importans, outre ceux dont nous avons donné le trait. Cependant il convient de faire remarquer ceux qui sortent de la classe commune.

Hercule délivrant Phillo; tableau de M. Devosge, de Dijon, artiste recommandable par des succès obtenus aux expositions précédentes.

Pyrame recevant le rendez-vous de Thysbé, par M. Ducis; ce tableau est le pendant de celui que l'artiste a exposé au salon de 1810, et dont le sujet était tiré de la même fable.

Par M. Duvivier, plusieurs beaux dessins, entr'autres, Hector pleuré par les Troyens et par sa famille; noble et imposante composition, très-finie dans tous ces détails; Bélisaire; Hercule et Omphale; Hébé, et l'enlèvement d'Orythie.

Deux dessins très-capitaux, par M. Fragonard; le premier représente une scène d'automne. Des ber-

gèrs sont rassemblés autour d'un foyer, et prêtent leur attention au récit que leur fait un vieillard. Le second a pour sujet un trait historique. Pithias, condamné à mort par Denis le tyran, obtient de lui la permission d'aller voir sa famille, en laissant un ôtage à sa place. Le moment choisi par l'artiste est celui où Pythias, entouré de ses parens, mais préoccupé de son malheur, paraît accueillir froidement les marques de tendresse qui lui sont prodiguées. Ces deux compositions, d'un bon goût de dessin, d'un effet large et harmonieux, et bien étudiées, sous le rapport des caractères, font regretter que M. Fragonard n'ait pas employé à les peindre le temps qu'il lui a fallu pour les traiter aussi parfaitement au lavis. Il s'est également occupé de portraits en miniature ; et dans quelque genre qu'il veuille s'exercer, il fait toujours preuve d'un talent distingué et original.

Plusieurs tableaux de genre, par M. Boilly, entr'autres l'*Entrée du Jardin Turc*, sujet piquant, rendu avec beaucoup d'esprit, et une prodigieuse facilité de pinceau.

Quatre sujets allégoriques, dessins d'un bon style, par M. Boichot.

Un marchand forain, tableau de genre, par M. Drolling, est l'un des plus agréables de l'exposition.

Plusieurs dessins d'une petite dimension et d'un extrême fini, que l'on pourrait nommer des *miniatures au crayon*, par M. Casimir Karpf. Les sujets sont Bélisaire ; Ossian ; Sapho rêvant sur le rocher de Leucade ; Sapho se précipitant, etc. Si ces dessins n'avaient d'autre mérite que la pureté mécanique du travail, nous n'en ferions pas mention dans cet examen, mais

ils sont agréablement composés, et l'effet, produit par l'opposition des ombres et des lumières, est très-harmonieux.

Deux tableaux du genre pastoral et d'une exposition douce, par M. Leroy de Liancourt.

Deux jolis tableaux envoyés de Rome, par Mlle Lescot. Le premier a pour sujet *le Baisement des pieds dans la basilique de Saint-Pierre*, cérémonie qui a lieu le jour de la fête de cet apôtre et les deux jours suivans, pendant lesquels sa statue en bronze est revêtue des ornemens pontificaux. Le second tableau a pour titre la *Main chaude*; ils sont tous deux composés avec beaucoup de goût, et remarquables par la variété et le mouvement des personnages, la diversité des costumes, et l'intelligence de l'effet général.

Un charmant tableau de M. Mallet, sous le titre des *deux Jumaux*. Deux tableaux du même genre, et fort bien exécutés par M. Olagnon, qui n'avait encore offert aucun de ses ouvrages à l'exposition publique.

Par M. Paillot de Montabert : un portrait de femme, d'une fort belle couleur et plein de vérité. Ce portrait, l'un des meilleurs du salon, mérite une attention particulière; il est exécuté en cire, procédé non moins utile que curieux, au moyen duquel l'artiste croit avoir retrouvé la manière dont les anciens coloraient leurs tableaux, et donnaient à leurs teintes une fraîcheur et une intensité plus durables que celles des peintures à l'huile, dont la pratique est d'invention moderne.

Nous regrettons que la petite dimension des figures dans une composition très-nombreuse, nous ait ôté

la possibilité de réduire au trait un tableau de M. Révoil, dont le sujet est *un Tournois*. Cet artiste qui, à l'exposition précédente, avait débuté de la manière la plus avantageuse dans son charmant tableau de l'*Anneau de Charles-Quint*, a redoublé d'efforts pour étendre ou du moins pour affermir sa réputation; il n'est pas douteux qu'il eût atteint ce but, si l'excès du zèle ne l'eût pas poussé un peu au-delà des bornes que prescrit le goût. La composition de son dernier ouvrage, bien entendu sous le rapport de l'ordonnance et de la disposition, a perdu une grande partie de ses avantages par la faiblesse du ton général qui est trop vaporeux, et détruit l'effet des détails. Ceux-ci sont rendus avec une précision louable, mais trop minutieuse. Sous le rapport du coloris, le premier plan a de la vigueur. Le second se perd dans une espèce de brouillard, qui n'a laissé au peintre aucun moyen de faire sortir les objets plus éloignés.

Quatre tableaux de M. Roëhn. Le premier représente la prise de Lérida par l'armée de Catalogne, sous les ordres du duc d'Albufera, le 13 mai 1810. Le peintre a choisi le moment où le général fait donner l'assaut. On pénètre dans la ville malgré le feu de l'ennemi, et on chasse la garnison et les habitans qui se réfugient dans le château. L'action est fort bien rendue; et sous le rapport du coloris, l'on remarque sur-tout le ciel qui est chaud de ton et d'un bel effet. Le sujet du second tableau est l'entrée de S. M. l'Empereur et Roi dans la ville de Dantzick : ce morceau fait partie de la collection commandée pour le palais impérial de Trianon. On voit dans le troisième une halte de soldats hollandais.

Le quatrième tableau, représentant une réception de drapeaux à Millesimo, offre des figures d'une plus grande proportion que les trois premiers, et d'un autre genre d'exécution. la scène a été prise sur le lieu. S. M. l'Empereur, après la bataille de Montenotte et la prise du château de Cossaria, reçoit dans le palais de la comtesse Caretti, à Millesimo, les drapeaux austro-sardes, fruit de sa première victoire en Italie, qui lui sont présentés par le général Marmont et le général Junot, alors ses aides-de-camp. S. M., assise sur un lit, s'entretient avec l'archiprêtre de Millesimo. Dans un cabinet près de la pièce où se trouve l'Empereur, S. A. le prince de Wagram, chef de l'état-major, expédie les ordres du général en chef. Ce dernier tableau est un effet de nuit. Tous offrent la preuve de la grande facilité de l'artiste à saisir le caractère des divers sujets qu'il veut traiter.

Non-seulement nous n'avons pu admettre, parmi les planches de ce volume, qu'un petit nombre de paysages, dont les auteurs ne sont pas les seuls artistes de ce genre qui se soient distingués à l'exposition publique, mais encore il ne serait pas possible de faire ici l'examen de tous les paysages qui se trouvent placés au Salon. Cette classe de tableaux nous a paru presque aussi nombreuse que celle des portraits; et pour l'une comme pour l'autre nous nous bornerons à faire connaître les noms des artistes qui s'y sont fait remarquer avec le plus d'avantage.

Avant de commencer cette liste, nous ferons observer que les connaisseurs ont regretté vivement que M. Valenciennes, l'un des plus habiles paysagistes de notre école, ne se soit pas joint, en cette circonstance,

à tant d'autres peintres, dont quelques-uns ont, depuis long-temps, mis à profit ses leçons et son exemple.

M. Turpin de Crissé, que son rang dans la société place nécessairément au rang des amateurs, mais que son talent appelle dans la première classe des artistes, a exposé une vue de Florence, d'une touche très-fine et d'un effet piquant. Deux autres petits tableaux, de vues prises en Italie, dont l'un offre un clair de lune, et l'autre un coucher de soleil, peuvent être regardés comme des tableaux de maître.

M. de Forbin, que, par les mêmes motifs, nous comptons au nombre des amateurs, a produit, au salon de 1812, un tableau beaucoup plus considérable qu'aucun de ceux qu'il a précédemment exposés au salon. Il représente l'intérieur du cloître de l'abbaye d'Alcobassa, en Portugal. L'auteur y a placé très-convenablement une anecdote de l'histoire de dom Pedro et d'Inès, exhumée et couronnée après sa mort par son époux, à son évènement aù trône de Portugal. Cette princesse avait été assassinée par ordre du roi, son beau-père, qui ne survécut que fort peu de temps à la violence de ses remords, à la haîne et à la profonde douleur de dom Pedro son fils. Le supérieur des chartreux, le chancelier d'armes du royaume, ami de dom Pedro et d'Inès, aux restes de laquelle il prêta foi et hommage, un vieillard attaché à cette famille, des gardes et quelques gens du peuple furent les seuls témoins de cette scène, dont le site est exact. On montre encore dans ce lieu, construit par les maures, à une époque très-reculée, la pierre qui couvre le tombeau où le corps d'Inès, revêtu des habits royaux, fut renfermé pour la seconde fois.

Le tableau de M. de Forbin est d'un ton vrai et d'un effet vigoureux, et reçoit un intérêt particulier de la scène qu'il y a introduite, quoiqu'elle ne s'y trouve que comme accessoire.

Plusieurs points de vue très-pittoresques, peints ou dessinés par M. Bourgeois ; le plus important est celui du château d'Aschaffenbourg, avec des figures, par M. Debret. Le sujet est l'entrevue de S. M. l'Empereur et du prince primat, au sortir de la ville ; les autres ont été pris en divers lieux remarquables de la France et de l'Italie.

Le pinceau de M. Demarne est inépuisable ; il se distingue toujours par la fraîcheur du coloris et la variété de la composition, même dans les sujets souvent répétés, des foires, des grandes routes, des marchés d'animaux, etc.

On pourrait en dire autant de M. Sweback, l'un de nos peintres les plus féconds. Cet artiste a exposé onze tableaux de petite proportion ; ce sont des chasses ou des scènes militaires. Ces diverses compositions se font remarquer par la netteté des masses et la fermeté de la touche.

Outre les deux portraits fort ressemblans de MM. Monsigny et Caillot, lesquels doivent être placés dans le foyer du théâtre Feydeau, M. Thévenin a rendu avec beaucoup de vérité une vue pittoresque de l'ancien couvent de Traînel, servant aujourd'hui à une filature de coton. A l'un des derniers salons, M. Thévenin avait exposé quatre tableaux du même genre, dont l'exécution ne laissait rien à désirer.

Les effets de neige de M. César Vanloo, les animaux de M. Ommeganck sont si connus, et si bien accueilis

du public, qu'il suffit de désigner les ouvrages de ces deux artistes, pour affirmer leur succès. On desirerait sans doute un peu plus de variété dans leurs compositions, mais la finesse avec laquelle, sur-tout ceux de M. Ommeganck, sont étudiés, les fait toujours regarder avec un nouveau plaisir.

M. Lorimier, amateur, que les arts ont perdu dans les derniers jours de l'exposition, y avait placé trois tableaux qu'on a vus avec intérêt. Le premier est une vue du temple de Diane, dans les jardins de la villa Borghèse; le second, une vue prise dans les montagnes de la Sabine; le troisième, une réunion de divers monumens des environs de Rome. Les figures de ce dernier tableau sont de la main de M. Taunay.

MM. Baltard, Balzac, Berthault, Guyot, Mandevare, Melling, Milbert, Noël, Vauzelle et Saint-Martin père et fils, ont enrichi le salon d'un grand nombre de tableaux du même genre, de dessins lavés ou coloriés, qui marquent les différentes manières dont on peut traiter le paysage, pour satisfaire les goûts divers des amateurs.

M. Duclaux, de Lyon, qui n'avait encore exposé au salon aucun ouvrage de son pinceau, a fait preuve d'un talent très-distingué dans deux tableaux, dont l'un représente une diligence, et l'autre un intérieur de ménage. Cet artiste est tout près de la perfection, sous le rapport du coloris et de l'effet lumineux; sans doute il atteindra le but s'il se persuade que Paris est la seule ville de France où l'on peut se fortifier dans l'étude du dessin.

Nous ne porterons pas plus loin l'examen des compositions de paysages et de sujets familiers, mais nous

ne le terminerons pas sans rappeler ici les noms de plusieurs autres artistes qui les ont traités avec plus ou moins de succès : MM. de Girardin, Gadbois, Niquevert, Auriol, Bagetti, Cloquet, Budelot, Boquet, Bouhot, Bourgoin, etc. Les peintres de fleurs et autres objets d'histoire naturelle, ont produit dans ce genre, et sur-tout à l'acquarelle, des ouvrages qui annoncent que cette étude se perfectionne de jour en jour ; un grand et superbe tableau de fleurs et de fruits, par M. Vandael, a soutenu et peut-être ajouté à la juste célébrité de cet artiste. Après M. Vandael, on peut encore citer honorablement MM. le Sueur, Vanspaëndonck jeune ; Van-os, Caron, Mme Deharmé, et MM. Baraband, Berre, Bessa et Bovard.

Si les peintres d'histoire, qui, depuis quelques années, s'appliquent, avec autant d'activité que de succès, au genre très-lucratif et très-expéditif du portrait, brillent éminemment aux expositions publiques, parmi ceux qui s'y adonnent exclusivement, il en est quelques-uns que les amateurs distinguent et dont ils encouragent le talent. MM. Caminade, Bouchet, Riesner et Bonnemaison tiennent un rang honorable dans cette classe, peut-être trop nombreuse.

Nous allions très-involontairement, sans doute, omettre ici le nom de M. Parant, que l'on pourrait citer, sinon comme l'inventeur d'un nouveau genre, du moins comme un de ceux qui l'ont traité avec le plus de goût, et avec une perfection rare.

L'ouvrage le plus considérable de cet atiste, est une table en porcelaine, de la manufacture impériale de Sèvre. Elle représente, à l'imitation des pierres et camées antiques, Alexandre entouré de douze héros

de l'antiquité. Au bas de chaque camée est un bas-relief, rappelant une action mémorable du héros. M. Parant a peint dans ce genre plusieurs sujets et portraits, exécutés avec le même goût, entr'autres, celui de M. Denon, directeur-général du Musée. Ce dernier est d'une très-grande dimension; mais le morceau le plus capital, sous le rapport de la composition, est un bas-relief représentant S. M. l'Impératrice et Reine, guidant les pas du Roi de Rome. Cet ouvrage est plein de grâce, de finesse, de correction, et fait une illusion complète.

Il ne nous reste plus qu'à parler des miniatures. M. Isabey n'a exposé aucun tableau de ce genre proprement dit, mais il en a offert plusieurs qui s'y rattachent évidemment, et n'ont fait qu'ajouter à la réputation de l'artiste. La collection de 18 portraits d'après nature, de la famille impériale d'Autriche, présente un ensemble de l'aspect le plus agréable qu'on puisse imaginer. On ne saurait porter plus loin la délicatesse du dessin, la grâce du pinceau, la fraîcheur des teintes.

Le même artiste a exécuté une table en porcelaine de Sèvre, d'après le dessin de M. Percier. Au centre, est le portrait de S. M. l'Empereur et Roi, assis sur son trône et en habits impériaux. Ce portrait est entouré des bustes des maréchaux de l'Empire et généraux, commandant les divisions de la grande armée, pendant la campagne de 1805. Ce morceau est un chef-d'œuvre, un ouvrage presque unique par la dimension du plateau sur lequel il est peint, la difficulté du travail et la richesse des ornemens; mais l'art surpasse le choix et la beauté de la matière. Le succès chimique

de cette table et de celle que M. Parant a décorée, est dû aux soins de M. Brongniart, directeur de la manufacture impériale de Sèvre.

Une très-belle miniature, de dimension ordinaire, et le portrait en émail de M. Denon, d'une proportion beaucoup plus grande, par M. Augustin, peuvent être mis au rang des plus beaux ouvrages de cet artiste. Ce dernier morceau, joint au mérite de la ressemblance, la finesse et la vérité des détails, et la pureté de l'exécution dans un genre très-difficile, et peu usité, parce que les opérations sont rarement suivies d'un succès complet.

M. Saint produit à chaque exposition des ouvrages qui confirment sa réputation. Le portrait de S. Exc. le Ministre de l'Intérieur; deux autres d'une dimension plus forte, et sur-tout un portrait d'homme, demi-figure rendue avec un soin particulier, ont réuni sur tous les points les suffrages les plus flatteurs pour un artiste. Les jeunes peintres en miniature trouveront dans celles de M. Saint une manière large et simple, et d'excellens modèles à étudier.

M. Bertrand n'a exposé qu'un seul portrait, celui de M[lle] sa fille, jouant de la harpe, grande miniature, vue presque en pied.

Ce portrait présente un double intérêt, et sous le rapport de la peinture et sous celui du modèle; mademoiselle Bertrand, très-jeune virtuose, possède déjà un rare talent, apprécié par les maîtres de l'art.

M J. Guérin et M. Aubry, qui sont comptés parmi nos peintres les plus habiles, ont droit à des éloges. Nous terminerons cet article par la liste de plusieurs autres dont le public a vu les ouvrages

avec plaisir : MM. Sicardi, Legay, Evrard, Cœuré, Fontallard, Dechâteaubourg, Lacasette, etc. : au nombre des peintres en émail ou sur porcelaine, genre précieux qu'on ne peut trop encourager ; MM. Constantin, Cotteau, Gauthier, Lambert et Miller ; mesdames Jacquotot, Kugler, Danysi, Feninger, Pichorel, Debreval et Chavassius.

Fin du deuxième et dernier volume du Salon de 1812.

TABLE

DES PLANCHES

contenues dans le second Volume du Salon de 1812.

PEINTURE.

Paysages et Tableaux de Genre.

SCULPTURE.

Productions qui n'ont pu être exposées au Salon de 1812.

PEINTURE.

SCULPTURE.

TABLE GÉNÉRALE

DES PLANCHES

contenues dans les deux Volumes du Salon de 1812.

PEINTURE.

SCULPTURE.

BEAUVALLET.

BOSIO.

BOULLIET.

BRIDAN.

CALDELARI.

CANOVA.

CHAUDET.

Fin de la Table des planches contenues dans les deux volumes du Salon de 1812.



